

Chanoine L. CRISTIANI

Doyen de la Faculté des Lettres  
à l'Université Catholique de Lyon



UNE GRANDE MYSTIQUE LYONNAISE :

# JEANNE DE MATEL

FONDATRICE

DE L'ORDRE DU VERBE INCARNÉ  
ET DU SAINT SACREMENT

(1596-1670)

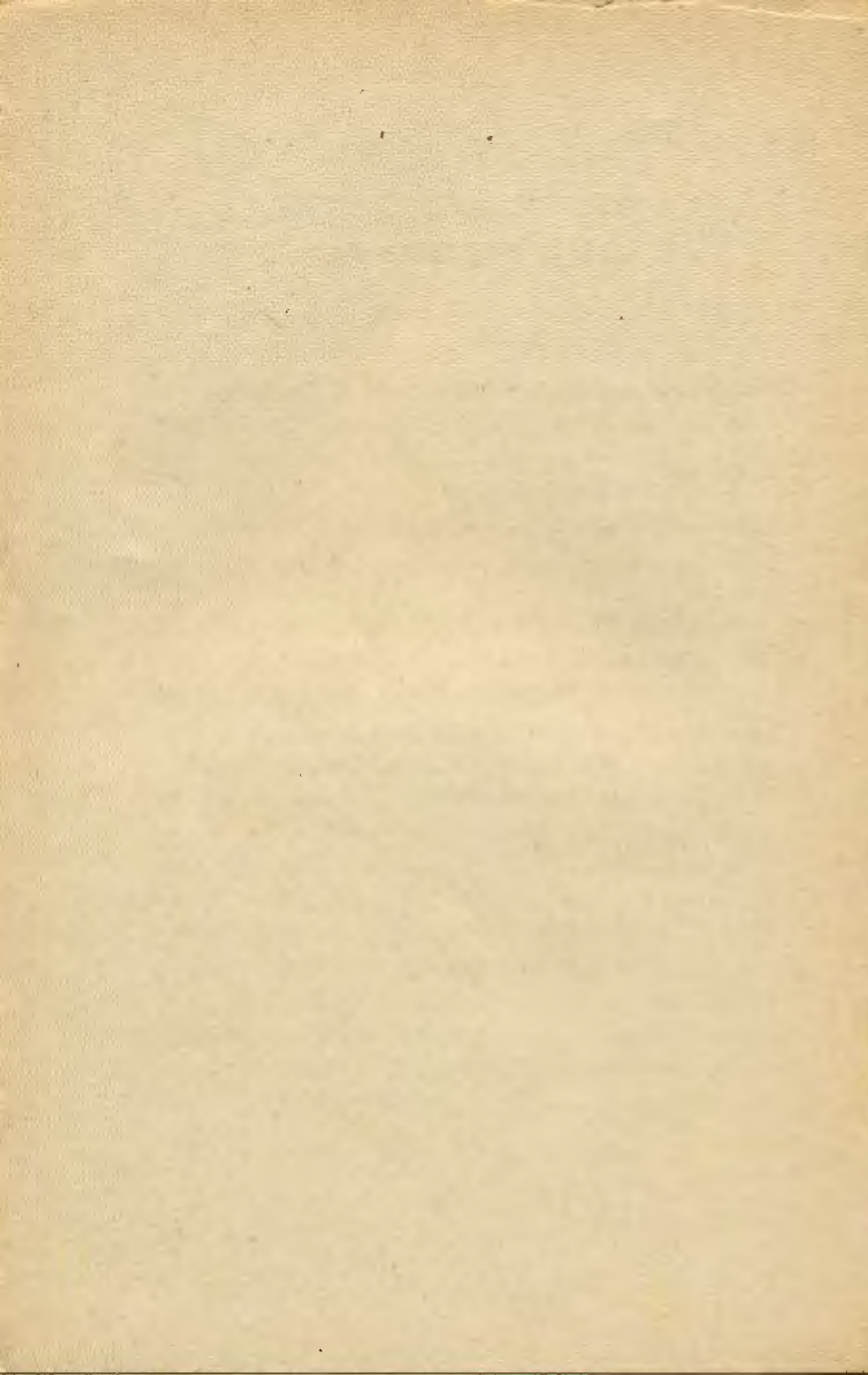


LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

3, Place Bellecour  
LYON (III<sup>e</sup>)



10, Rue Jean-Bart  
PARIS (VI<sup>e</sup>)





JEANNE DE MATEL  
fondatrice  
de l'Ordre du Verbe incarné et du Saint Sacrement.  
(1596-1670)

Chanoine L. CRISTIANI

Doyen de la Faculté des Lettres  
à l'Université Catholique de Lyon



UNE GRANDE MYSTIQUE LYONNAISE :

# JEANNE DE MATEL

FONDATRICE

DE L'ORDRE DU VERBE INCARNÉ  
ET DU SAINT SACREMENT

(1596-1670)



*Couvent St-François*

MORGON

69910 VILLIÉ-MORGON

LIBRAIRIE CATHOLIQUE EMMANUEL VITTE

3, Place Bellecour  
LYON (III<sup>e</sup>)



10, Rue Jean-Bart  
PARIS (VI<sup>e</sup>)

IMPRIMATUR :

Lugduni, die 17<sup>a</sup> aprilis 1947.

F. LAVALLÉE.

v. g.

---

*Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés  
pour tous pays.*

COPYRIGHT BY EMMANUEL VITTE, 1947.



**PRIÈRE**  
**pour obtenir la béatification**  
**de la Servante de Dieu**  
**JEANNE DE MATEL**

---

*Oremus,*

Deus, qui sanctos tuos glorificas ut eorum intercessionem proficiamus et exemplis ; glorifica, quæsumus, famulam tuam Joannam, ut cum ea possimus, in tuo Verbo Incarnato, Evangelium amoris jugiter contemplari. Per eundem Christum Dominum nostrum, Amen.

*Oraison,*

O Dieu, qui glorifiez vos saints pour que nous ayons le bienfait de leur intercession et de leurs exemples ; glorifiez, nous vous en prions, votre Servante Jeanne, afin que nous puissions avec elle, en votre Verbe Incarné, constamment contempler l'Évangile de l'Amour ; par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur, Ainsi-soit-il !

NOTA : Les personnes qui auront été l'objet de faveurs attribuées à la Servante de Dieu sont priées de les faire connaître au Secrétariat des Religieuses du Verbe Incarné, 54, rue Roger-Radisson, Lyon-Fourvière.



## *Présentation*

---

**PORTRAIT.** Une gravure a été placée à votre intention, cher lecteur, au seuil de ce petit livre. Elle reproduit le portrait d'une des plus étonnantes mystiques du xvii<sup>e</sup> siècle français. Et il est dû au pinceau du plus grand portraitiste de son temps, Philippe de Champagne, le peintre favori de Louis XIII et de Richelieu. Nul mieux que ce magnifique artiste ne pouvait rendre non seulement les traits de son modèle, mais les états d'âme dont ces traits n'étaient qu'une traduction fidèle autant que saisissante. Quiconque veut se faire une première idée de la Révérende Mère Jeanne Chézard de Matel, fondatrice de l'Ordre du Verbe-Incarné et du Saint-Sacrement, doit donc arrêter ses regards sur cette estampe authentique.

« Elle était, dit un biographe de la Mère de Matel, d'une taille médiocre, elle avait l'air grand et noble, le tour et les traits du visage réguliers, tout le corps dans une juste proportion, et toutes ces qualités étaient relevées par une humble modestie, une grande douceur et simplicité. Elle était toujours disposée à obliger, ce qui lui conciliait la bienveillance de tous ceux qui la



voyaient. Pour les qualités de l'âme, elle les possédait dans un souverain degré. Elle était affable à tout le monde, ne méprisant personne et s'estimant méprisable à tous. Elle avait un amour singulier pour tous ceux qui étaient sincères et elle le fut parfaitement elle-même si parfaitement que, traitant avec des personnes qu'elle savait devoir la surprendre, elle n'usa jamais de déguisement... Son humilité était à l'épreuve des honneurs et des applaudissements ; elle attribuait à la complaisance les louanges que la justice faisait donner à son mérite, toujours insensible au bien qu'on disait d'elle, elle ne pensait qu'à celui qu'elle devait faire. »

Comme ces lignes commentent bien le portrait de la pieuse Mère ! Tout en elle respire en effet la droiture, la loyauté, la sincérité. Ses yeux grands ouverts sur une présence invisible, qui n'est autre que celle de la bienheureuse et très sainte Trinité, expriment le détachement de tout ce qui passe et la possession de tout ce qui demeure pour les siècles infinis. La tête est redressée sans orgueil, le maintien du corps ferme sans raideur, les mains jointes pour l'adoration et la prière mais sans affectation. Sur sa poitrine, le monogramme du Christ entouré d'une couronne d'épines, englobant aussi un cœur au dedans duquel sont inscrits ces simples mots : *Amor Meus* — Mon Amour, affirme sa consécration et résume ses vastes désirs d'union à Jésus.

A l'angle supérieur droit de la gravure, on lit la phrase flamboyante de l'Évangile de saint Jean: *Et Verbum caro factum est*. En cette phrase unique, est proclamé le plus grand événement de l'histoire de la création divine. Et cet événement, qui aurait pu survenir en toute autre planète du firmament, s'est produit sur celle que nous habitons !

Jeanne de Matel fut du nombre des âmes d'élite que la Providence chargea, d'âge en âge, d'éveiller ou de ranimer l'attention trop souvent défaillante des hommes sur ce chef-d'œuvre de l'Amour divin : l'*Incarnation du Verbe*. Avant Jésus-Christ, il y avait eu les prophètes. Après Jésus-Christ, les apôtres, les martyrs, les contemplatifs, tous les saints.

LE BUT	Nous venons d'écrire un mot
DE CE LIVRE.	que nous n'avons pas encore le
	droit d'employer, en son sens

strict, pour la servante de Dieu, que fut Jeanne de Matel. Mais s'il est défendu de s'en servir avant le temps, il n'est pas interdit de désirer que le jour vienne où l'Église, en sa sagesse infaillible, en permettra l'usage. Le présent livre n'a d'autre but que de préparer cette glorification de Jeanne, en faisant connaître au public le plus étendu qu'il se pourra, sa vie et ses vertus, en inspirant la dévotion

privée envers elle et la pensée des pieuses invocations qui pourraient obtenir de Dieu les signes miraculeux exigés pour sa béatification et sa canonisation.

Nous dirons donc ce qu'elle fut, ce qu'elle fit, ce qui suscita l'admiration et la vénération ou, en sens inverse, provoqua la méfiance et les critiques de ses contemporains. Nous ne serons pas surpris d'apprendre qu'elle fut, elle aussi, « en butte à la contradiction ». Elle n'aurait pas été aussi semblable à son divin Maître, si elle n'avait connu que des applaudissements et des triomphes. C'est pour elle aussi que saint Paul a pu dire : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, auront à souffrir persécution. » (II, Timothée, III, 12.) Elle n'aurait pas été une vraie Épouse du Verbe Incarné, si elle n'avait eu à gravir le Calvaire. Bien loin d'être scandalisés de ces contradictions, dont les échos se sont prolongés jusqu'à nos jours, ce sera pour nous une raison de plus de vénérer en elle la patience et la charité du Christ.

On ne trouvera ici au surplus qu'un abrégé de sa Vie. Une note placée à la fin du volume indiquera les biographies plus développées et les documents originaux que nous n'avons fait que résumer en toute objectivité.

---



## CHAPITRE PREMIER

---

### *Premiers Rayons*

(1596-1625).

---

NAISSANCE,            Jeanne Chézard de Matel naquit  
FAMILLE,            à Roanne, en Lyonnais, le 6 no-  
JEUNESSE.            vembre 1596. Sa famille avait tenu  
un rang distingué dans cette no-  
blesse toscane, dont plus d'un membre était venu  
en France à la suite du mariage de deux de nos  
rois avec des filles de Médicis. Le nom de ses  
ancêtres, très probablement, les *Cesari*, avait été  
francisé en *Chesar*, qu'on avait fini par écrire  
*Chézard*. Le surnom de Matel leur venait d'une  
propriété noble aux environs de Roanne. Le père  
de Jeanne, homme d'honneur et de courage, très  
estimé du roi Louis XIII, était gentilhomme de la  
Chambre et capitaine d'une compagnie de cheveu-  
légers. En raison de sa charge, il laissa à son épouse

tout le soin de l'éducation de ses enfants et mourut assez jeune.

Chaque enfant est un mystère, qui se révèle peu à peu. Jeanne apparut très vite comme une élue de Dieu. La bonté, la douceur, la patience, la joie, une sainte avidité de s'instruire, une curiosité prodigieuse à l'égard des mystères de la religion, la pensée presque constante de l'éternité et du bonheur des élus, tels furent les signes qui vinrent l'un après l'autre faire prévoir ce qu'elle allait être.

Mais ce qui prouve plus que tout le reste la précocité de son intelligence du véritable esprit chrétien, ce fut son goût de la pénitence et son amour de la croix. Rien pourtant n'est plus opposé à la nature et ce n'est pas sans raison que nous comparons, depuis saint Paul, à une sorte de mise à mort les retranchements volontaires qu'un tel amour nous impose, en les appelant des « mortifications ». Dès l'âge de 6 ou 7 ans, Jeanne demandait la permission de jeûner les veilles des fêtes solennelles, ce qui lui fut enfin accordé, dans sa neuvième ou dixième année.

Elle voulut alors jeûner le Carême entier, ce qu'elle fit avec un grand courage, non du reste sans une petite complaisance en elle-même, ainsi qu'elle nous l'apprend humblement dans sa *Vie autographe*. Dès l'âge de 10 ans aussi, elle prenait la résolution d'être au nombre des « vierges qui



suivent l'Agneau par toutes les campagnes », comme on venait de le lui apprendre. De cette époque date également son ardente dévotion à Marie, la Vierge par excellence. En 1608, à l'âge de 12 ans, elle fut admise à la Première Communion, pour laquelle on allait, un peu plus tard, dans les couvents d'ursulines, établir une fête solennelle. On lui permit d'abord de communier tous les mois, puis un peu plus souvent, et, dès 1610, tous les huit jours. Ayant appris à lire très jeune, elle dévorait la Vie des saints et son cœur s'enflammait à les imiter. Elle admirait surtout, en les enviant, les vierges et les martyrs, se sentant prête comme ceux-ci à donner son sang pour sa foi.

LA CRISE. Toutes ces belles dispositions devaient passer par le feu de l'épreuve. Jeanne avait 17 ou 18 ans, quand elle traversa ce qu'on pourrait appeler « la crise de sa vocation ». Elle avait toujours proclamé son désir d'être une religieuse consacrée à Dieu seul. Par obéissance envers sa mère et son confesseur, elle accepta cependant de se rendre à une fête de famille, chez une de ses tantes récemment mariée. Il y eut des danses au château, des conversations plus ou moins frivoles. Jeanne avait de l'esprit, une grande facilité d'élocution. Un murmure d'admiration la

suivait partout. Elle se mêlait aux autres jeunes filles, écoutant comme elles de folles louanges. Des pensées d'amour-propre se glissaient dans son cœur. Elle se prenait à condescendre aux « vanités du monde ». Sans doute, elle conservait jalousement cette apparence de modestie qui ajoute un charme de plus à la jeune fille qui veut rester pure. Mais, au fond de son cœur, dès qu'elle était seule, retentissait la voix de son Jésus et elle entendait des reproches qui la remplissaient de honte. « *Il te fait beau voir au bal !* », disait simplement la voix. La lutte dura plusieurs mois. Mais un jour vint où la grâce divine fut la plus forte. Toujours tourmentée, inquiète, confuse et mécontente d'elle-même, elle finit par demander à rentrer auprès de sa mère. Au printemps de 1615, exactement au premier dimanche de Carême, alors qu'elle avait 18 ans  $\frac{1}{2}$ , elle se sentit soudain toute convertie et réconfortée. La voix disait au dedans : « *Confie-toi en moi, j'ai vaincu tes ennemis !* » Et le même jour par une faveur insigne, Dieu lui communiqua si bien l'intelligence de la langue latine, dans l'Écriture Sainte, qu'elle comprit sans peine l'épître et l'évangile de la messe du jour. Cette science infuse ne devait plus lui être retirée.

LE CHIFFRE. C'est aussi vers ce temps que Dieu lui dit :

« Ma fille, je te veux parler par l'Écriture et, par elle, tu connaîtras mes volontés. Je veux qu'elle soit le chiffre qui t'enseignera ce que je veux que tu entendes pour ma gloire, celle de mes Saints et Saintes, pour ton salut et celui du prochain. Je ne parlais guère au peuple que par parabole... Pour toi, ma bien-aimée, je te veux instruire de mes desseins par l'Écriture et, par elle, te renouveler mes intentions et t'expliquer les plus adorables mystères et les plus cachés au sens humain. »

Ce devait être en effet l'un des traits essentiels de ce que nous pouvons appeler, dès maintenant, « la spiritualité » de Jeanne de Matel, que toutes ses pensées, tous ses desseins, toutes ses initiatives, tous ses projets d'action prendraient leur point d'appui sur quelque parole de la Sainte Bible, toujours citée par elle en latin.

Dès cette époque d'autre part, elle commençait à pratiquer avec un indicible amour l'oraison mentale, en s'appliquant de préférence aux mystères de la Passion du Sauveur.

« Je passais, dit-elle, les deux heures et plus en l'oraison mentale, sans avoir une seule distraction. »

Elle se sentait unie aux souffrances du Christ,

attachée avec lui à la colonne de la Flagellation, clouée comme lui à la Croix. Il lui semblait éprouver en sa chair la morsure des coups de fouet, sentir à son épaule le poids du fardeau porté par le Cyrénéen. Le vendredi-saint de 1616, l'année après sa « conversion », elle fut sur le point d'expirer avec son Sauveur, quand le prédicateur dit que Jésus « inclinait son chef pour donner émission de son esprit ». Avec la même force, elle compatissait aux douleurs sacrées de Marie.

#### HAUTE CONTEMPLATION.

Dans la voie où Dieu l'avait fait entrer, Jeanne marcha dès le principe à grands pas. Il se produisait alors, en France, un renouveau religieux extraordinaire. De grands saints se révélaient. La pratique de l'oraison se propageait par leurs exhortations et leurs exemples. Un souffle mystique passait sur le pays. Nul doute, à notre avis, que Jeanne de Matel ait été au nombre des âmes les plus favorisées de cette époque merveilleuse, l'époque de François de Sales et de Jeanne de Chantal, de Vincent de Paul et de Louise de Marillac, de Jean Eudes et de Marie Desvallées, de Bérulle et de Marie de l'Incarnation, celle qu'on appelait « la belle Acarie », de Condren et de Jean-Jacques Olier.



« Je ne me divertissais point de la prière et de votre présence continuelle, dit-elle, quelque occupation extérieure que j'eusse. Votre amour vérifiait en moi le dire de l'Apôtre : *Priez toujours!* » non seulement virtuellement mais actuellement. Je méditais jour et nuit en votre Loi amoureuse et, en ma méditation, le feu s'allumait. Vous étiez avec moi pour accomplir le dessein pour lequel vous êtes venu en terre, qui est de mettre le feu dans les cœurs, désirant de les voir brûler de votre amour. »

En peu de temps, elle se sentit élevée aux formes les plus hautes de l'oraison et, comme elle dit, « la part de Marie » lui fut accordée, et ne lui fut plus ôtée. Les lumières affluaient dans son esprit, sans effort de sa part. Des paroles non cherchées retentissaient soudain et à toute heure dans son esprit. Ces paroles, tirées toujours ou presque toujours des Écritures, étaient comme des « locutions internes », qui éclataient dans son âme en forme de grands éclairs, et lui faisaient voir des choses auxquelles d'elle-même elle n'aurait jamais pensé. C'est ce qu'elle a exprimé dans les lignes que voici :

« Comme Madeleine ne se mettait pas en peine de rien, mon esprit demeurait en votre présence, pour entendre vos divines paroles... Vous m'expliquiez vos secrets, écrivant dans mon cœur votre Loi très aimable ; vous guérissiez mes infirmités, avec tant



de bonté, que je semblais heureuse quand j'étais malade, étant visitée et assistée d'un tel médecin... Vous avez continué à nourrir mon esprit du Pain de Vie et d'entendement, me faisant boire à longs traits des eaux salutaires de votre divine Sapience, sans discontinuer neuf années entières. »

SÉPARATION                      Au cours des neuf années  
DES PUISSANCES.            — 1616 à 1625 — qu'elle  
vient de rappeler, elle se souvenait surtout, en écrivant sa propre Vie, en l'an 1642, d'une faveur extraordinaire qui lui avait été accordée en 1619, et qu'elle nomme « la séparation des puissances ». Jusque-là en effet, la pratique assidue de l'oraison, aboutissant à de fréquents ravissements et à de nombreuses extases, lui faisait sentir une sorte de langueur croissante. Un dimanche après les Rois, en 1619, elle eut l'impression qu'il se livrait en elle une bataille terrible entre « les puissances de son esprit et de son âme supérieure et inférieure ».

« Le combat se donna, dit-elle, sans que je pusse voir les combattants, mais j'entendis ces paroles du grand généralissime de vos armées, saint Michel, qui dit : *« Quis ut Deus? — Qui est comme Dieu pour s'égalér à Lui? Qui peut avoir part à son trône, à sa couronne, à son sceptre? »* A ces paroles vos ennemis furent abattus, vaincus et chassés dehors et les puis-

sances inférieures de mon âme humiliées et mises en leur bas étage ; les puissances supérieures de mon esprit, exaltées... Vous adressant à ma volonté, vous lui offrites la couronne, la nommant Reine... »

C'était donc Dieu lui-même, par sa grâce, qui venait mettre en elle l'ordre qu'il voulait y voir régner : la volonté, faculté de l'amour et de l'action, doit être reine, et tout doit en nous lui obéir, comme elle-même doit, en tout, obéir à Dieu seul ! Mais ce n'était pas en cela seulement que consistait l'opération divine en son être, car elle entendit ces mots :

« Ma bien-aimée, ce que j'ai fait ce soir est la séparation de l'esprit, qui se peut nommer séparation des puissances supérieures d'avec l'âme qu'on peut dire les puissances inférieures... Dès à présent, ma fille, tu expérimenteras cette merveilleuse séparation... et ainsi tu ne laisseras pas de traiter avec tous des choses nécessaires et de recevoir mes infusions et irradiations et mes locutions, sans être divertie de l'attention que je désire de toi... Tu me pourras voir et jouir de moi, sans être extasiée, ni dans les peines que les ravissements donnent au corps. Tu ne seras plus dans ces extrêmes langueurs et dans ces grands désirs du ciel qui te donnent de violents assauts. »

Jeanne de Matel allait donc vivre, en quelque sorte, sur deux plans indépendants, et en deux

mondes superposés : son esprit dans le *monde surnaturel* et dans une *union continuelle* à son Dieu, et ce qu'elle appelle son âme, selon l'usage de son temps, c'est-à-dire le principe de la vie physique, dans le *monde naturel*, celui qui frappe nos yeux et que nos mains touchent et mesurent. Elle dut soumettre les pensées qui lui avaient été envoyées au plus grand théologien de son temps, qui était le célèbre père Coton, de la Compagnie de Jésus, car elle cite ici son sentiment. Il estimait que la grâce faite à Jeanne était une participation « à l'économie de l'âme du Sauveur ». Jésus en effet, disent les théologiens, vivait à la fois au ciel, par la vision constante de son Père et de la Très Sainte Trinité, et sur la terre, par l'exercice naturel de ses facultés d'homme.

Depuis ce temps en effet, Jeanne se sentit « divinement accompagnée » des splendeurs de Dieu qui sont les trois personnes divines. Et elle atteste dans sa *Vie autographe*, que, depuis vingt-trois ans, c'est-à-dire depuis 1619, cette présence de la Sainte Trinité, sentie et vécue en elle, n'avait été que très rarement et pour peu de jours voilée.

DÉVOTION	Et voici que la « spiritualité »
THÉOLOGIQUE.	de Jeanne prend pour nous son
	second aspect essentiel. Nous
	avons dit qu'elle était avant tout <i>biblique</i> , en ce



sens que « l'Écriture était son chiffre », le langage secret de Dieu avec elle. Nous ajoutons maintenant qu'elle était *théologique*, en ce sens qu'elle s'enracinait au cœur des grands dogmes de la théologie chrétienne. L'un des traits les plus frappants de sa dévotion sera en effet son recours continuel aux mystères des processions divines, d'où elle tirera l'explication de toute piété et de toute véritable religion. C'est ce qui apparaît dans le titre même de l'un de ses premiers écrits :

*« Que la Sainte Trinité est le premier Ordre et la première Religion, de laquelle dérivent tous ceux qui sont établis dans l'Église, que tous les Religieux et toutes les Religions s'y doivent conformer, pour accomplir ce que le Verbe incarné a demandé au soir de la Cène. »*

LES DIRECTEURS  
DE JEANNE.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de préciser que la jeune fille, dans le discernement des états extraordinaires auxquels Dieu l'avait élevée, ne se fiait aucunement à ses propres lumières. Assurément, Dieu donne ses faveurs comme il lui plaît et il peut sans peine accorder, avec ces faveurs mêmes, les signes indubitables de leur origine divine. Mais ce n'est pas la marche ordinaire de ses interventions. Il a établi une

Église qui est son Épouse et son Corps mystique. Et dans cette Église, il a créé un *magistère* de vérité. L'organe de ce magistère, c'est la *hiérarchie*. La liberté des âmes demeure entière, mais sous la garantie de l'union au Corps mystique du Christ, par l'intermédiaire de la hiérarchie. Jeanne avait donc, nous l'avons suggéré, soumis ses états spirituels, au fur et à mesure qu'ils se produisaient et se développaient, à ses confesseurs successifs, qui étaient les directeurs de sa conscience si délicate. Nous connaissons les noms de ces directeurs. Ils comptaient sûrement au nombre des théologiens les plus éclairés de l'époque, et nous avons un certain nombre de lettres adressées par elle à ces personnages d'élite : onze, au R. P. Jacquinot, provincial des jésuites de Lyon ; trois, au R. P. Bohet, supérieur au noviciat des jésuites de Lyon ; quarante et une, au R. P. de Meaux, recteur du collège des jésuites de Roanne. Elle eut aussi comme directeur, le R. P. de Villards, recteur, avant le P. de Meaux, du même collège. Tous eurent à se prononcer sur la nature des révélations que Dieu lui faisait. Et tous furent unanimes à déclarer que ces révélations ne pouvaient avoir qu'une origine divine. Le P. Jacquinot, notamment, fut très affirmatif :

« Il me dit, écrit-elle, que je ne devais point douter



que ce ne fût votre Esprit, que le mien ne pouvait arriver jusqu'à ces merveilles, me recommandant de Vous être fidèle. »

Ce fut le même père qui l'encouragea à communier tous les jours, ce qu'elle fit à partir du 22 août 1620. C'était, à cette date, une concession si extraordinaire, que le provincial des jésuites, en l'accordant à Jeanne lui déclara qu'il allait en référer au Général de la Compagnie, à Rome !

C'est à la même époque que le R. P. Coton fut appelé à se prononcer à son tour sur les états mystiques de Jeanne. Nul n'était plus qualifié que lui. Il avait été mêlé de la façon la plus étroite à l'introduction du Carmel et à l'expansion de l'Ordre des Ursulines en France. Il connaissait particulièrement deux des plus grandes mystiques du temps, Marie de Valence et M<sup>lle</sup> de Conches. On lui parla de Jeanne de Matel et on lui soumit les écrits qu'elle avait composés, sur l'ordre de ses directeurs, pour expliquer ce qui se passait en elle. Il y aurait beaucoup à dire sur cette consultation. Qu'il suffise ici de rapporter sa sentence. Elle fut catégorique :

« Ma fille, Dieu est auteur de la nature comme de la grâce. Tant que vous communiquerez à vos pères spirituels, vous serez assurée. Jusqu'à présent, je ne vois que bien et vos écrits sont bons : je n'y ai rien

trouvé contre la foi. Je les ai fait voir aussi au P. de Sainte-Colombe. »

Et dans une seconde entrevue :

« Ma fille, le Saint-Esprit vous gouverne ; priez Dieu pour moi ; je prie pour vous, tous les jours six fois. »

Jamais cette docilité de Jeanne envers ceux qui avaient mission de la diriger ne se démentit jusqu'à sa mort.

---

## CHAPITRE II

---

### *Fondation de l'Ordre du Verbe Incarné*

---

PREMIÈRES                      De bonne heure, Jeanne de  
INSPIRATIONS.              Matel se sentit appelée à fonder  
un Ordre à la gloire de la Très  
Sainte Trinité, où elle voyait tous les Ordres reli-  
gieux prendre naissance, comme en leur source  
éternelle. Dès 1619, cette pensée apparaît dans sa  
vie. Mais ce ne fut qu'au début de 1625, que ces  
inspirations se firent à la fois plus précises et plus  
pressantes.

« Le 15 janvier 1625, écrit-elle, étant à la messe  
que le R. P. Plotton disait dans la petite chapelle du  
collège de Roanne, Vous élevâtes mon esprit en une  
sublime suspension. Pendant icelle, Vous m'apparûtes  
avec un manteau de pourpre, usé et quasi décoloré,

me figurant celui qu'on vous donna par dérision, avec la couronne d'épines et un roseau pour sceptre, vous disant avec moquerie : *Ave, Rex Judæorum!* Vous fîtes de mon âme Votre tabernacle et de mon cœur Votre trône, me faisant entendre que Vous vouliez que les filles de Votre Ordre portassent un manteau rouge. Pardonnez, Amour, à la réponse que, par respect humain, je vous fis alors, en vous disant :

« — Seigneur, on rira de moi quand je proposerai ce manteau rouge.

« — Ma fille, me dites-vous, ne l'ai-je pas reçu par moquerie ? Mes épouses doivent aimer mes mépris et mes souffrances pour se mieux conformer à moi.

« Quelques mois après, Vous m'apparûtes revêtu d'une robe blanche, me disant :

« — C'est Moi qui suis l'Époux *candidus ac rubicundus*... C'est de ce blanc d'innocence et de ce rouge de charité que je veux revêtir les filles de mon Ordre ; ce sont mes couleurs, mes livrées qu'elles doivent porter. »

C'était déjà très net. Mais Jeanne fut bien étonnée, quand une pieuse fille de sa connaissance, très élevée en dévotion, mais sachant à peine lire et encore moins écrire, nommée Catherine Fleurin, vint lui dire que Dieu lui avait fait connaître que Jeanne devait réaliser au plus tôt ce projet dont elle n'avait parlé à personne. Elle ne se rendit cependant pas tout de suite, car, explique-t-elle, « *je ne suis pas facile à croire aux révélations* ». Catherine insista au nom de Dieu. Jeanne touchée



de cette assurance se mit en prière. De vives lumières lui furent accordées. Alors elle ne résista plus et s'écria :

« Amour, je vous promets que je sortirai de chez mon père, aussitôt que j'aurai le consentement du R. P. Jacquinot, à qui Votre Majesté donnera la volonté de me permettre cette sortie. »

Elle vit en effet le révérend Père, de passage à Roanne, le 22 juin 1625. Il y avait alors, en France, un préjugé défavorable à la création de nouveaux Ordres. On estimait communément qu'il fallait d'abord réformer les anciens, avant d'en inventer d'autres. Le père hésitait. Jeanne attendait son verdict avec confiance. A la fin, convaincu par ses explications, il lui dit :

*« Commencez, ma fille, quand vous pourrez ! »*

LE NOM	La décision était prise.
DU NOUVEL ORDRE.	Il s'agissait de passer à l'exécution. On a vu que

Jeanne était déjà fixée sur les « couleurs » du vêtement de l'Ordre futur : le blanc et le rouge. En ce même 22 juin 1625, au cours d'une fervente oraison, elle vit une couronne d'épines, au dedans de



laquelle était écrit le nom de Jésus ; au-dessous, un Cœur avec trois clous et cette inscription : AMOR MEUS. Puis Dieu lui dit :

« Ma fille, mon nom est «une huile répandue ». Plusieurs filles seront attirées à cet Ordre par la douceur de celui-ci. Fais mettre sur le scapulaire ce que tu as vu en cette vision, afin que je repose sur la poitrine de mes fidèles épouses. »

A cette date, pourtant, Jeanne n'était pas encore fixée sur le nom à donner à l'Ordre nouveau. Il semble qu'elle se soit arrêtée alors au titre suivant : *Les Filles ou les Religieuses de l'Agneau-Jésus*. C'était en effet l'une de ses plus anciennes pensées qu'elle devait être au nombre des « vierges qui suivent l'Agneau partout où il va ».

LES BUTS DE L'ORDRE.

Nous sommes informés des intentions de la jeune fondatrice, par le texte d'un projet de Constitutions, qui ne furent pas appliquées telles quelles, et qui date de 1624. On doit regarder comme probable qu'en 1625, elle n'avait pas changé substantiellement d'avis. Elle assignait à son Institut un rôle d'imploration pour la paix de l'Église. Elle avait donc des vues très hautes et très vastes :

« Des prières pour la paix de l'Église catholique, l'union des prélats d'icelle et l'union des princes chrétiens, priant l'Agneau divin de les toujours éclairer de sa lumière et de s'offrir continuellement à son Père, pour l'intention de la paix de leurs âmes avec lui et pour l'avancement et conservation de l'Église et des royaumes et provinces chrétiennes. De plus cet Institut doit aviser à prier pour l'extirpation des hérésies ; qu'il plaise à cet Agneau de redresser, par sa verge veillante, ses ouailles et les ramener au parc du Souverain Pasteur, sous l'obéissance de son Vicaire, notre Saint-Père le Pape. En dernier lieu, il est très raisonnable que dans l'Église soit dressé un Institut qui adore et honore le divin Agneau, pour contrecarrer les abominables offrandes, mais horribles, que font les vilains sorciers au Bouc puant, le Prince des ténèbres. »

Rappelons-nous la date de ce document : 1624. C'est l'année où Richelieu arrive au pouvoir. La France est menacée à la fois de la guerre civile, par la rébellion des huguenots, et de la guerre étrangère, par la rivalité entre la maison de France et la maison d'Espagne. L'Allemagne est déchirée et ravagée par l'horrible *Guerre de Trente ans*, qui dure depuis 1618. Les campagnes sont livrées aux plus affreuses superstitions. Avec une étonnante clairvoyance, Jeanne de Matel considérait donc comme les maux les plus graves de la chrétienté, les trois plaies suivantes : la désunion des princes et des prélats, — le pullulement des hérésies, —

l'expansion de la sorcellerie dans le bas peuple. Et c'était contre ces trois fléaux qu'elle entreprenait, elle, humble jeune fille, de lutter par l'ardeur de son amour pour le divin Agneau.

LE PAS DÉCISIF. Et ce fut le 2 juillet 1625, jour de la fête de la Visitation, qu'elle quitta la demeure paternelle, pour commencer, avec deux compagnes, l'Ordre qu'elle voulait fonder.

Comme toutes les grandes choses, l'Institut fut marqué, en ses débuts, par la croix et l'épreuve. Les premiers mois de la vie commune furent pour Jeanne des mois de crucifixion, de délaissement, de chagrin intime et de trouble. Mais au bout de trois mois, son Jésus fit luire de nouveau sur son cœur le beau soleil de l'amour et de la joie. La petite communauté, établie d'abord à Roanne, végétait cependant. Le confesseur de Jeanne lui conseilla d'aller à Lyon, pour solliciter de l'archevêque la permission d'établir son Ordre en cette ville. Elle obéit et arriva au jour même où l'archevêque, Mgr Miron, successeur de Mgr de Marquemont, prenait possession de son siège, la veille ou l'avant-veille de l'Ascension de 1627. On lui avait fait craindre un mauvais accueil de la part



du prélat. Mais après un long et minutieux examen, l'archevêque finit par lui dire :

« Ma fille, si ce dessein n'était que de vous, comme je suis l'évêque des évêques contraire aux Instituts nouveaux, je vous renverrais ; mais parce qu'il est de Dieu, j'approuve votre Congrégation, pour Roanne, puisque vous me priez de cela. Faites dresser une requête aux RR. PP. Milieu et Maillant et je la signerai. »

Sur ces paroles si encourageantes, les conseillers de Jeanne la poussèrent à demander l'autorisation plutôt pour Lyon. Elle le fit et l'obtint sans peine, chercha une maison, en trouva une « sur la montagne du Gourguillon » et en fit l'acquisition. Tout allait pour le mieux. Nul doute que si Mgr Miron avait vécu, elle aurait réussi à ériger canoniquement son monastère de Lyon, à cette époque. Mais il mourut, jeune encore, au début d'août 1628. Tout resta en suspens.

VOYAGE A PARIS. Notre intention ne saurait être, en cette courte biographie, de suivre Jeanne de Matel, pas à pas, en tous ses déplacements. Ce qui nous intéresse ici, c'est son esprit, ce sont les faveurs divines qui en provoquent l'essor, ce sont les jugements des



contemporains sur elle, dans la mesure où ils peuvent guider les nôtres.

Sur l'avis de ses conseillers, Jeanne avait quitté sa communauté de Lyon pour se rendre à Paris où la mandait le R. P. Jacquinot. En cours de route, elle demeura dix-sept jours à Orléans. Sa réputation était déjà si grande qu'on se disputait l'honneur de la recevoir, de converser avec elle, de recevoir ses lumières. Le recteur du collège des jésuites d'Orléans lui rendit témoignage qu'elle était, selon sa pensée, « la créature que Dieu favorisait le plus, sur la terre ». Il y avait donc, dans son maintien, dans son langage, dans toute sa personne, des signes qui prévenaient en sa faveur et donnaient l'impression de la plus haute vertu.

Elle arriva à Paris, le 29 novembre 1628. Elle devait y rester quatre ans, jour pour jour. Comme on était à la veille de la fête de saint André, elle se rendit dans l'église dédiée à ce grand saint. Là ses yeux fondirent en larmes et, prévoyant les grandes contradictions qui l'attendaient, elle pria en ces termes :

« Seigneur, je vous adore et vous remercie de ce que, selon vos promesses, vous m'avez amenée à Paris. Je sais bien que j'y souffrirai et que j'y trouverai des croix. Le jour que je sortis de Lyon était le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix ; je ne refuse pas toutes celles que vous m'avez destinées. J'appréhende

celles que mon père, qui est dans cette ville et en Cour, me fera souffrir. Donnez-moi, s'il vous plaît, du courage ou disposez son esprit à vos volontés, puisqu'il n'est en colère contre moi que pour avoir quitté sa maison, selon vos ordres. »

La dernière partie de cette prière fut exaucée. Elle eût une entrevue avec son père, qui ne la traita pas aussi durement que ses lettres avaient pu le faire craindre. Elle avait perdu sa mère, en 1626 et aurait pu compter sur l'assistance de son père pour ses projets de fondation. Elle n'osa cependant rien lui demander et vécut, en quelque sorte, de la charité des uns et des autres. Dieu lui donna heureusement une bienfaitrice en M<sup>me</sup> de la Rocheguyon, qui loua une maison pour elle, le jeudi-saint de 1629.

Le lendemain, vendredi-saint, elle vit, à son réveil, un pressoir qu'il lui fallait tourner toute seule. Elle comprit que l'épreuve allait fondre sur elle. De fait, les grandes oppositions commencèrent. La protectrice des ursulines de Paris, M<sup>me</sup> de Sainte-Beuve, prit ombrage des projets de congrégation que l'on prêtait à Jeanne. Elle estima que ces projets pouvaient nuire au développement de l'institut des ursulines. Elle fit valoir que les religieuses de la Mère de Matel ne seraient qu'une sorte de « jésuitesses », dont

saint Ignace de Loyola avait toujours rejeté le principe. Plusieurs Pères de la Compagnie écrivirent au Général pour dénoncer les desseins du P. Jacquinot. Le Général leur donna raison et interdit aux Pères de Paris de s'occuper du nouvel Institut. Ses lettres conseillaient même d'abandonner entièrement à elle-même « cette fille étrangère ».

Ce fut pour Jeanne un coup terrible. Elle avait été constamment, jusque-là, guidée, approuvée, encouragée, aidée par les Pères de la Compagnie. Et maintenant, elle se voyait délaissée par eux. Elle comprit ce qu'était ce pressoir qu'il lui fallait « tourner toute seule ».

Mais elle ne perdit pas courage. S'humiliant devant Dieu, en ses oraisons plus ferventes que jamais, elle protestait qu'elle n'avait jamais voulu que sa gloire, elle s'offrait aux humiliations, demandant au Seigneur de la confondre, si elle avait présumé, sans le savoir, d'instituer un Ordre qui ne fût pas selon sa sainte volonté. Son cœur était oppressé comme d'une lourde pierre et de ses yeux coulaient de grosses larmes. Soudain, les paroles de Gamaliel lui revinrent en mémoire : « Si ce dessein vient des hommes, il sera dissous ; mais s'il vient de Dieu, vous ne pourrez le détruire. » Et elle entendit la voix de Dieu qui disait :



« Ma fille, cette entreprise n'est ni de toi ni des hommes. Elle est de moi, qui permets que tu sois délaissée, afin que je fasse mon œuvre, moi qui fais des merveilles, tout seul... »

DÉMARCHES A ROME. De fait, Jeanne, puissamment fortifiée au dedans par la grâce divine, trouva de nouveaux appuis. Le Général des Jésuites, mieux informé, adoucit sa défense. Bref, elle put faire, en Cour de Rome, les premières démarches pour la reconnaissance de son Ordre. C'est alors qu'elle fut amenée à établir le nom que cet Ordre devait porter. Nous avons dit qu'elle avait songé, en 1624, à un Ordre de l'Agneau-Jésus. Dans la suite, il semble qu'elle ait songé à un Ordre des Filles du Saint-Sacrement. Mais ce nom était réclamé pour Port-Royal, par l'évêque de Langres, l'illustre Sébastien Zamet. Jeanne alors, comme toujours, s'adressa à son divin Époux :

« Seigneur, dit-elle, quel nom voulez-vous donner à votre Institut, qui comprenne tout ce que vous m'avez promis ?

« — Ma fille, je suis la Vérité infailible, je te tiendrai toutes mes promesses : le nom que tu demandes est *Verbe Incarné*, ce nom comprenant avec éminence et par excellence tout ce qui est de moi, en tant que



Verbe incarné. En ce nom tu auras tout... Je t'assure, ma fille, que ce nom sera donné à mon Ordre sans contradiction. C'est moi, ma très chère, qui te donne ce Nom auguste et glorieux. J'ai été et je suis, dès l'éternité, le *Verbe incréé*, je serai indéfiniment le *Verbe incarné*. »

La Bulle demandée à Rome fut en effet obtenue. Mais avant d'avoir pu la faire exécuter à Paris, Jeanne avait dû revenir à Lyon, pour reprendre en main l'établissement qu'elle y avait fondé cinq ans auparavant.

#### LE JOURNAL SPIRITUEL.

A Lyon, où elle arriva, le 11 décembre 1632, de nouvelles contradictions l'attendaient. Mais elle reçut aussi de nouvelles preuves de la protection d'en-haut. Elle remit de l'ordre dans sa maison, qui avait beaucoup souffert de son éloignement. C'était toujours le recteur du collège des jésuites qui lui servait de conseiller, en toutes choses. Ce Père, qui était le P. Poiré, se déchargea cependant de la direction de Jeanne sur un de ses Pères, dont il connaissait la haute valeur, le R. P. Gibalin. Celui-ci n'avait pourtant, au début, que des préventions contre l'Ordre du Verbe-Incarné et sa fondatrice. Mais quand il eut approché de près Jeanne de Matel, quand il eut constaté sa patience, sa douceur, sa soumission, la hauteur de

ses pensées, il fut complètement retourné en sa faveur et devint son plus ferme et plus constant soutien. Il devait écrire le 20 février 1634 :

« Je me contenterai... d'exprimer en peu de mots ce que l'expérience me fait connaître et qui est d'autant plus éloigné du soupçon de complaisance que, pendant cinq années, j'ai obstinément refusé de donner créance au récit des choses que j'ai ouï dire de cette vertueuse fille. Je reconnais donc qu'entre les grâces et les faveurs que la nature lui avait faites, elle a reçu en partage un esprit vif et pénétrant, un jugement solide, une mémoire très heureuse, un courage inébranlable, une inclination portée à la vertu, une âme née pour les grandes choses... »

Mais le P. Gibalin ne se bornait pas à cet éloge des qualités naturelles de Jeanne. Il reconnaissait qu'il avait mis à l'épreuve ses dons surnaturels, et qu'elle était sortie victorieuse de cet examen prolongé de sa part. Peu après son retour à Lyon, Jeanne avait en effet reçu de son nouveau directeur, l'ordre de mettre par écrit ce que nous pourrions appeler ses « élévations spirituelles ».

De fait, on possède aux Archives du monastère du Verbe-Incarné de Lyon un recueil, dans lequel, à partir du 1<sup>er</sup> avril 1633, se trouvent réunies des pièces de longueur inégale, formant une sorte de *Journal Spirituel*. D'après ses propres indications, elle souffrait tellement des yeux qu'elle ne pouvait

presque plus écrire de façon lisible. Elle rencontra heureusement, chez ses filles, un secours providentiel. L'une d'entre elles, Sœur Françoise Gravier, qui avait une très belle écriture, devint sa secrétaire et ne la quitta presque plus, durant trente-sept ans qu'elle vécut encore. Sœur Gravier apprit très vite à déchiffrer les brouillons de la Mère et c'était elle qui les mettait au net. C'est grâce à elle que nous possédons un si grand nombre d'écrits de la fondatrice.

Un chiffre nous aidera à fixer les esprits. Du 1<sup>er</sup> avril 1633 au 17 février 1642, date à laquelle le *Journal Spirituel* fut interrompu, pour la raison que nous aurons à dire, il ne se trouve pas moins de 346 élévations ou morceaux distincts, dont le sujet se rattache d'ordinaire, de la façon la plus étroite, à la liturgie quotidienne de l'Église.

Le P. Gibalin avait donc des éléments d'appréciation de plus en plus nombreux. Un exemple va faire voir le genre d'écrits qui furent soumis par Jeanne à son examen et à celui de ses confrères.

#### UNE MÉDITATION DE JEANNE.

« Le mardi de Pâques (1<sup>er</sup> avril 1633), m'étant présentée à la sainte communion, sans beaucoup de préparation, mon indisposition et infirmité corporelle ne me l'ayant pas permis et m'ayant contrainte de



faire la sainte communion avant d'ouïr la messe, ayant reçu mon divin Sauveur, je lui dis que, comme il était entré ce jour-là, dans le Cénacle, les portes closes, pour visiter ses apôtres, qu'il pouvait aussi entrer dans mon cœur et dans mon âme, visitant toutes mes puissances, quoique je ne visse pas en mon âme les dispositions et préparations nécessaires. »

On remarquera tout de suite, dans ce préambule, le caractère *liturgique* de la piété de Jeanne. Nous avons noté déjà que sa « spiritualité » était essentiellement *biblique* et *théologique*. A ces deux premiers traits, nous en joignons un troisième : cette « spiritualité » était également *liturgique*. Jeanne *vit* intensément avec l'Église. Chaque fête lui apporte une joie nouvelle et lui fournit un aliment mystique. Il est rare que, dans ses méditations, on ne trouve pas la trace explicite des textes liturgiques du jour. C'est dans l'épître ou dans l'évangile, ou dans quelque autre partie de l'office quotidien qu'elle cherche sa réfection spirituelle.

Mais presque aussitôt son âme prend son vol. Une vision lui apparaît. Une « locution » retentit à ses oreilles. Elle ne comprend pas toujours tout de suite. Elle demande une explication à son Sauveur et elle la reçoit ordinairement sans retard. Évidemment, il y a chez elle une vivacité, une richesse d'imagination, qui sert de point d'inser-



tion à la grâce divine. Mais de même que le spectacle de la nature laisse certaines personnes frustes presque insensibles, tandis que d'autres s'exaltent sans s'élever au-dessus de ce que leurs regards de chair aperçoivent, et que d'autres enfin montent d'un trait jusqu'au Créateur et ne se servent des beautés visibles que pour se jeter dans la splendeur de la Beauté invisible, de même les jeux variés de l'imagination peuvent être, chez les uns, à peu près insignifiants, chez d'autres ils deviennent un miroitement et revêtent une luxuriance qui les flatte mais qu'ils ne dépassent pas, tandis que chez Jeanne, comme chez tous les grands mystiques, ils servent comme de tremplin à l'esprit pour s'élancer vers le Dieu uniquement adoré et aimé.

C'est ce que l'on va voir dans la suite du morceau ici analysé :

« Lors me parut, écrit-elle, une fleur de couleur violette, d'une incomparable beauté et surtout d'une admirable délicatesse pour l'attouchement. Il ne s'en voit point de pareilles en nos jardins ni en nos parterres. Cette fleur étant disparue, je demandai à mon divin Époux ce qu'il me voulait signifier par icelle. Il me fit entendre, pendant une élévation d'esprit très sublime, que lui-même était cette fleur, qu'il était l'Époux florissant, qu'il n'était pas seulement une fleur, mais un jardin et un parterre tout entier, au dire de son Épouse, au *Cantique des Cantiques* ; « *Genæ*

*illius sicut areolæ aromatum, consitæ a pigmentariis »* (Cant., v, 13)... que cette fleur m'avait été représentée de couleur céleste plutôt que blanche, parce que cette peinture faisait de plus fortes impressions que la blanche qui, dispersant la vue ne la frappe pas si fort, elle s'évanouit et se perd plus tôt, et parce que le bleu ou violet marquait la mortification, — aussi l'Église, pendant l'Avent et le Carême, alors qu'elle est dans les gémissements et dans les pénitences pour l'attente de la naissance ou pour la mort de son Époux, s'habille-t-elle ou se revêt-elle de cette couleur. Par l'innocente délicatesse qu'il se percevait, en touchant cette même fleur, il me marquait les délices que ressentent les âmes jusque-là mortifiées, en l'attouchement de son humanité glorieuse et de ses plaies... »

Et la méditation se poursuit longuement encore, en montant de plus en plus vers les sommets de la pensée théologique. Les textes bibliques viennent sans effort sous la plume de Jeanne, qui les cite toujours en latin, sans les traduire, et toujours avec à-propos, bien qu'elle n'eût jamais étudié le latin. De même, les expressions techniques de la théologie scolastique abondent chez elle.

Voici par exemple la fin de la même élévation :

« J'entendis qu'ainsi se doivent entendre les paroles de saint Jean : « *Quod perspeximus et manus nostræ cōtrectaverunt de Verbo vitæ* » (I Joan., I, 1). Le Verbe, qui est la Vie, s'est rendu palpable, traitable et maniable par l'humanité qu'il s'est unie en unité de

personne. Cette attouchement n'est pas d'une chair morte, ou vivante d'une vie seulement animale, mais d'une vie divine. Et, comme on dit que nous touchons la personne tout entière, encore que nous ne touchions que sa chair et non pas son âme, et que nous voyons le soleil, quoique, souventes fois, nous ne voyions qu'un air illuminé ou une nuée rayonnante, ainsi nous touchons le Verbe de Vie, qui fait un composé admirable avec cette divine Chair, qui subsiste divinement en Lui et par Lui. »

Comment ne pas voir, dans ce passage, que les termes : composé, — subsister, — unité de personne, sont des termes spécifiques, dont la pïété courante ne se sert presque jamais, dans la crainte bien légitime de ne pas savoir en user avec exactitude. Jeanne au contraire les affectionne. On les trouve à chaque page, sous sa plume. Elle traite des *processions divines*, de la *communication des idiomes*, de la *circumincersion* des trois Personnes divines, de l'*union en l'hypostase*, et d'autres mystères estimés inaccessibles à quiconque n'a pas fait des études théologiques poussées très loin, avec la sûreté, la précision et, si l'on peut dire, la familiarité d'un professionnel. Justement, ses contemporains ont été très frappés de cette particularité des écrits de Jeanne. Et nous allons voir comment son archevêque, jugeant la chose trop extraordinaire pour être admise aisément, résolut de la mettre à l'épreuve.



## CHAPITRE III

---

### *Les grandes Contradictions*

(1629-1653).

---

LE CARDINAL  
ALPHONSE DE RICHELIEU.

L'archevêque de  
Lyon qui avait suc-  
cédé à Mgr Charles

Miron n'était autre qu'Alphonse-Louis du Plessis de Richelieu, le frère aîné du grand ministre de Louis XIII, dont le souvenir est dans toutes les mémoires. Il devait siéger de 1628 à 1653. Nous ne saurions dire pour quelles raisons il était en défiance au sujet des dons que l'on vantait en Jeanne de Matel. Une chose est sûre, c'est qu'il lui resta toujours opposé jusqu'à la veille de sa propre mort. Il semble qu'au moment de paraître devant Dieu, il ait compris son erreur. Jeanne de Matel, toujours humble et soumise, parce qu'elle voyait en tout la volonté de Dieu, ne marquait sa douleur qu'en le nommant, dans ses lettres « l'inflexible ».



Pendant que Jeanne était à Paris, sa communauté de Lyon avait fait, à son insu, des démarches en Cour de Rome, pour obtenir une bulle d'érection. Ces démarches, mal engagées, n'aboutirent qu'en 1633. La bulle d'Urbain VIII, que nous possédons, est datée du 12 juin. Elle ne parvint à Jeanne que quatorze mois plus tard, le 14 août 1634. Mais quand la fondatrice voulut la mettre à exécution, elle se heurta à l'opposition de son archevêque. Elle était donc bien, comme son divin Époux, un « objet de contradiction ». Que lui reprochait-on ?

C'est elle-même qui va nous l'apprendre, dans le passage suivant de son *Journal Spirituel*, daté de mai 1635.

« Me plaignant, avec ma confiance accoutumée à mon Époux du doute que quelques personnes religieuses et de considération faisaient si les lumières et connaissances que j'avais procédaient du bon Esprit, et de ce que *quelques-uns l'attribuaient à la lecture et à une heureuse mémoire*, combien que je ne lise point, voire ne puisse le faire, à cause d'une fluxion que j'avais sur l'œil, qui me causait de grands maux et qui me continue de temps en temps... Je n'apprends rien hors de l'oraison, mais prenant la plume pour écrire, j'écris avec une grande promptitude, plusieurs heures entières, sans regarder autre livre que la Bible parfois, ma main ne me pouvant pas suivre, à cause de la promptitude dont mon entendement est éclairé, par la multitude des pensées qui m'abondent en

*manière de coruscation*... Mon divin Époux, me consolant, à son ordinaire, me dit que la lecture ne suffirait pas, parce qu'il faut que l'estomac digère, après qu'il a reçu une grande quantité de viandes (nourritures), autrement il ne reçoit que de l'incommodité et une charge fâcheuse, que ce que j'expérimentais n'était pas une étude, mais une infusion de sa grâce, que ce n'était pas seulement la multitude qu'il faut priser mais la richesse et noblesse des lumières, qu'un diamant vaut plus que tout ce qui est dans la boutique d'un orfèvre, si ce qu'il y a est des pierres de bas prix. Il estime plus ce diamant que si on lui donnait une carrière tout entière, mais si ce diamant pouvait se multiplier et, par une multitude de réflexions, produire de nouvelles lumières et de nouveaux diamants, on aurait en lui un trésor tout entier. »

Excellente réplique ! De deux choses l'une en effet : si Jeanne trouvait ses lumières dans la lecture, elle se bornait à copier ou elle développait de son propre fonds le fruit de son étude. Si elle ne faisait que copier, il fallait citer sa source. Si elle développait à sa manière, c'est qu'elle avait « digéré » sa lecture et en avait fait son bien personnel. Mais cela même, elle refusait de le concéder. Elle affirmait hautement que tout lui venait de l'oraison seule. Un *éclair* ou comme elle dit : une « *coruscation* » traversait soudain son esprit. Un mot de l'Écriture lui venait à l'esprit, suggéré par la liturgie du jour, le plus souvent. Et son

esprit partait là-dessus. Mais qui lui donnait cette sûreté théologique dont tous étaient frappés ? Il apparut si nettement que cela ne pouvait venir de l'étude seule et encore moins de la simple lecture, que l'archevêque, très intrigué, en vint à se demander si un théologien de profession — dans l'espèce, son confesseur, le P. Gabalin, de la Compagnie de Jésus, — ne se servait pas d'elle pour faire croire à des merveilles de la grâce.

L'archevêque de Lyon semble en avoir été convaincu, car il demeura hostile à l'érection canonique de la maison du Verbe-Incarné de Lyon. C'est ce qui explique que la première fondation régulière de l'Ordre eut lieu en Avignon, en 1639. Jeanne de Matel présida naturellement à cette fondation et resta cinq mois absente de Lyon. A son retour, les oppositions demeuraient les mêmes. Elle reprit, par obéissance, la rédaction de son *Journal Spirituel*. Les feuillets de ce *Journal* n'étaient destinés qu'à son directeur, le R. P. Gibalin. Mais le Père, dans la pensée de faire du bien aux âmes, n'hésitait pas, à l'insu même de Jeanne, à faire circuler les écrits qu'elle lui soumettait. Il se produisait autour de ces écrits des discussions, des témoignages d'admiration ou, en sens inverse, des critiques et des blâmes. C'est le train ordinaire des opinions humaines. On allait jusqu'à la traiter de folle. C'est tout ce bruit fait autour de sa per-



sonne qu'il faut avoir dans l'esprit, pour comprendre l'acte d'autorité que fit son archevêque, à la date du 1<sup>er</sup> décembre 1641. Nous emprunterons ici le texte de la plus ancienne biographie de Jeanne, celle du P. Antoine Boissieu, de la Compagnie de Jésus, publiée en 1692, c'est-à-dire vingt-deux ans après la mort de la fondatrice :

« Sur la fin de l'année 1641, le cardinal duc de Richelieu, ce grand génie de la France et l'esprit de son siècle peut-être le plus pénétrant et le plus universel, écrivit une lettre au cardinal, son frère, archevêque de Lyon, touchant la Mère de Matel, par laquelle (lettre), il se plaignait agréablement à lui sur ce qu'il avait dans sa ville un trésor caché, sans lui en faire part, en la personne de la Mère de Matel ; qu'il était fâché d'avoir appris cette nouvelle par d'autres que par lui ; que beaucoup de gens de qualité lui avaient parlé de son mérite et des grâces extraordinaires que Dieu lui communiquait et que, pour marque qu'il en était bien instruit, il lui envoyait des écrits qu'elle avait faits par ordre de ses directeurs, de qui il les avait reçus et lus avec admiration, comme pleins d'une doctrine céleste ; qu'il était aisé, en les voyant, qu'elle avait été inspirée du Saint-Esprit ; qu'au reste, il le pria de les voir avec attention et de lui en écrire son sentiment... »

Ainsi mis en demeure de se prononcer, l'archevêque de Lyon vint à l'improviste à la maison du Verbe-Incarné, le 1<sup>er</sup> décembre 1641. Jeanne se



jeta à ses pieds, pour lui demander sa bénédiction. Il la releva promptement, mais lui déclara qu'il venait pour saisir tous ses écrits. Pleine de soumission, elle présenta les clés de ses coffres. Sur l'ordre du prélat, un grand-vicaire les ouvrit et s'empara de leur contenu. Les premiers biographes de Jeanne ont cru que, ce jour-là même, il avait donné l'ordre à Jeanne de récrire de nouveau tout ce qu'il emportait, mais sans parler durant tout ce temps à son directeur, sans en recevoir la visite ni le concours, ni sans parler de ses fautes. Et comme elle objectait qu'elle aurait peine à obéir, alors qu'on emportait tous ses papiers, le cardinal aurait répliqué :

« Il est vrai que je vous ôte vos papiers, mais non pas l'Esprit qui vous les a dictés. Il pourra bien encore vous faire la même grâce. »

Une étude très attentive des sources nous oblige à rectifier quelques détails de cette tradition de l'Ordre. Il est fort possible et même vraisemblable que ce soit une lettre du grand Richelieu qui provoqua la démarche de son frère de Lyon. Il est certain que l'enlèvement des écrits fut opéré le 1<sup>er</sup> décembre 1641 et que le cardinal interdit à Jeanne de revoir son directeur, à partir du moment où il lui ordonna de faire le récit de toute sa vie

et de toutes les grâces qu'elle avait reçues de Dieu. Mais les documents que nous possédons établissent qu'entre l'enlèvement des écrits et l'ordre d'écrire sa Vie, il s'écoula environ trois mois. Elle dit en effet qu'elle fut consolée par son divin Époux, durant l'Avent de 1641 et les premiers mois de 1642, de la façon la plus admirable, et elle précise :

« En l'île de Patmos, mon âme était ravie de vos entretiens si charmants et se trouvait en un paradis délicieux, où vous la nourrissiez de la manne cachée, mais elle en fut arrachée par force, et les délices de cette vie cachée et solitaire me furent ôtées *quand Son Éminence fût revenue de Provence, ce Carême dernier, me faisant commandement d'écrire ma vie et de la reproduire, avec la lumière de vos grâces. Ce fut au mois de mars 1642.* »

L'AUTOBIOGRAPHIE  
DE JEANNE.

Avec l'admirable soumission dont elle avait toujours fait preuve, Jeanne se mit à l'œuvre. Son travail, croyons-nous, dura de mars à fin juin 1642, — environ cent jours. Elle nous apprend elle-même que, durant tout ce temps, elle ne fit d'autre oraison que de s'appliquer à ce qu'elle écrivait. De fait, le recueil de ses écrits ne contient rien d'autre, pour ce laps de temps. Son manuscrit, que nous possédons, contient 649 pages

de grand format. Cela fait une moyenne de six pages et demie par jour. C'est de beaucoup le monument le plus précieux qui nous reste de Jeanne de Matel. Nous avons de fortes raisons de penser qu'à mesure qu'elle écrivait, sa secrétaire faisait plusieurs copies de sa rédaction, afin d'en conserver une au monastère, après que le tout aurait été remis au cardinal. Les papiers enlevés par ordre de ce dernier ayant été restitués sous son successeur, Mgr de Neuville, nous possédons maintenant à la fois les documents formant ce que nous avons appelé le *Journal Spirituel*, de 1633 au mois de mars 1642, et le texte de l'autobiographie. Ce dernier fut même continué, par ordre du cardinal, jusqu'à 1653, date de sa mort, puis par ordre des directeurs de Jeanne, jusqu'à l'an 1660, date à laquelle Jeanne fut séparée de sa chère secrétaire, la Sœur Françoise Gravier.

LA FONDATION  
DU MONASTÈRE  
DE GRENOBLE.

Si le cardinal de Richelieu demeurait, pour elle, « l'inflexible », Dieu lui ménageait des appuis inattendus. Au cours de cette année 1642, qu'elle employa à écrire sa Vie, la Cour de France fit à Lyon même plusieurs séjours. Lorsqu'éclata la conspiration dite de Cinq-



Mars et de Thou, le chancelier Pierre Séguier vint dans cette ville. Il avait, dans son entourage immédiat, en qualité d'aumônier, un prêtre très distingué, connu sous le nom d'abbé de Cérisy, et qui fut l'un des premiers membres de l'Académie Française. Ce personnage était en relations avec le P. Gibalin, qui ne manqua pas de lui parler de Jeanne de Matel, à qui, plus que jamais, allait toute son admiration. L'abbé de Cérisy eut une entrevue avec elle et fut frappé de la hauteur de ses pensées et de la beauté de son langage. Le chancelier tint à la voir à son tour et lui voua dès lors une profonde estime. Après son retour à Paris, une correspondance suivie s'établit entre la Mère de Matel et Cérisy, qui s'occupa activement de la création d'une maison de l'Ordre à Paris. Jeanne eut la possibilité, par lui, de rendre de bons offices auprès du chancelier à un avocat général de Grenoble, qui voulut, lui aussi, montrer sa reconnaissance, par la fondation d'une maison à Grenoble. Il y eut donc à la fois deux projets en cours. Celui de Grenoble aboutit le premier, dès 1643, et Jeanne rencontra auprès de l'évêque du lieu, Mgr Scarron, un appui qui ne se démentit pas.

« Je suis, écrivait-elle, dans une continuelle confusion des bontés de Mgr de Grenoble, qui m'envoie tous les matins son carrosse, avec un page, pour me



mener à l'évêché, où il me confesse et communie lui-même, quoi qu'il soit infirme. Il semble qu'il n'ait rien en terre de si cher que votre Mère. »

Effectivement, grâce à l'évêque toutes les oppositions furent vaincues. Au début de mai, la fondation était chose acquise. Jeanne alla chercher en Avignon les premières filles qui allaient former la communauté de Grenoble, et l'érection du monastère eut lieu, le lendemain de leur arrivée, 3 juin 1643.

FONDATION  
DU MONASTÈRE  
DE PARIS.

Pendant ce temps, tout se préparait à Paris pour une fondation semblable. Jeanne, partant de Grenoble, était rentrée à Lyon. C'est de là qu'elle prit la route de Paris, par Orléans, et elle arriva dans la capitale, le 15 août, un peu avant midi. Une maison avait été louée, au faubourg Saint-Germain, pour le futur couvent. En attendant que ce logis fût aménagé, Jeanne et ses compagnes furent reçues chez la duchesse de la Rocheguyon, qui ne l'avait pas oubliée. Enfin, à la Toussaint, elles entrèrent dans leur maison.

Une grave question se posait pour elle : devait-elle prendre l'habit, ce qu'elle n'avait fait ni à

Lyon, ni à Grenoble, ni en Avignon ? Elle était la *fondatrice*, c'est-à-dire la personne qui fournissait les fonds nécessaires à l'établissement des monastères et qui en dressait les règlements. Elle savait que l'on critiquait sa conduite, en ce qu'elle mettait les autres au couvent, sans y entrer elle-même. Que faire ? Certains conseillers la poussaient à se revêtir du saint habit. Mais elle ne faisait rien sans consulter son Jésus :

« Le soir du jour de la fête de Tous-les-Saints, écrit-elle, je vous dis :

« — Mon divin Oracle, que dites-vous de ce qu'on me propose ? Que je prenne le saint habit et me rende promptement religieuse ?

« — Ma fille, me dites-vous, ne précipite rien. Tu peux dire à ceux qui t'en pressent que Saül, pour n'avoir pas attendu mon prophète Samuel, fit une chose qui me déplut... Dis-le à ton directeur. Ma fille, attends mes ordres et ne fais rien par respect humain. »

L'abbé de Cérisy venait d'être nommé supérieur canonique du nouveau monastère. Il fut d'avis, ainsi que le P. Carré, un dominicain très zélé pour l'Ordre, et les Pères jésuites, anciens directeurs de Jeanne, qu'elle ne devait pas encore s'engager, surtout en raison de sa maison de Lyon, qui n'était pas érigée canoniquement et demeurait à sa charge.

## CONTRADICTIONS.

Au milieu de tous ces déplacements et de ces occupations extérieures, Jeanne ne pouvait plus rédiger son *Journal Spirituel* aussi fidèlement. Nous ne trouvons, dans son *Recueil*, pour cette période, que trois morceaux, et tous trois sont extrêmement courts. Le titre de l'un d'eux est cependant fait pour retenir notre attention :

« Que le Verbe divin me commanda de parler de ses bontés, sans craindre les contradictions des hommes du monde. »

Il y avait donc, à son sujet, là encore, des contradictions. Une lettre d'elle à l'abbé de Cérisy, en date du 1<sup>er</sup> février 1644, nous laisse entendre de quoi et de qui il s'agit. On la trouvait trop hardie dans son tendre amour pour son Jésus. Le jansénisme qui commençait ses ravages dans la société chrétienne du temps blâmait ces familiarités et ces prétentions d'une pauvre petite provinciale aux grands essors mystiques. On la traitait d'« extatique », en donnant à ce mot un sens injurieux. Pour beaucoup c'était une visionnaire et une exaltée. En somme, on lui reprochait déjà ce qu'un critique de notre temps a nommé, d'un mot pittoresque mais inexact, « son mysticisme flamboyant ». Avec sa simplicité et sa franchise *naïve*,



— c'était son mot à elle, — Jeanne parlait volontiers de ses états intérieurs. On se tromperait fort, croyons-nous, en voyant là un manque d'humilité et de discrétion. Il lui semblait que tout ce qui se passait en elle était une preuve de la bonté infinie de son Jésus et non une façon de se glorifier elle-même. Elle se voyait si petite et si dénuée qu'elle ne pouvait douter que tout ce qu'elle disait des faveurs d'en-haut en elle tournât à l'unique louange de son Dieu. Au surplus, pour que l'on eût le droit de la taxer d'indiscrétion ou de puérile vanité, en tout cela, il faudrait établir qu'elle ne suivait pas en tout l'avis de ses directeurs. S'il y a eu faute, c'est à eux qu'elle incombe. Car il est sûr qu'elle leur obéissait sans réserve. Les preuves abondent que c'était pour être fidèle à leurs avis, qu'elle parlait aux nombreux visiteurs qu'eux-mêmes lui adressaient des grâces de choix dont elle était favorisée. Mais si légitime que fût son attitude, il y avait alors, dans la capitale, des courants religieux trop opposés à son genre de dévotion et en particulier à cette communion quotidienne qui la remplissait de délices, il y avait aussi trop d'esprits portés à la critique, à la satire moqueuse, pour qu'elle ne fût point l'objet des risées et des blâmes d'un grand nombre. Et un mot d'une de ses lettres à M. de Cérisy nous permet de mettre au premier rang de ses détracteurs, celui qu'on appelait à



Paris « Mgr le Coadjuteur », et que l'histoire ne connaît que trop bien sous le nom de *cardinal de Retz*. Que la causticité du célèbre agitateur se soit exercée envers Jeanne, nul de ceux qui sont familiers avec les événements de cette époque n'en sera surpris. Sa seule vengeance à elle était de prier pour son persécuteur :

« Loin de s'aigrir contre ce Coadjuteur, écrit la Mère de Bély (elle) priait pour lui la divine Majesté, laquelle permit, peu de temps après, qu'il fût fait prisonnier d'État, ayant été accusé d'exciter le désordre entre les princes contre le Roi, ce qui fut si public que l'on en faisait des chansons dessus le Pont-Neuf et dans les provinces, ce qui lui causa des humiliations publiques, par lesquelles il eut occasion de regretter celles qu'il avait voulu procurer à notre Mère institutrice. Peut-être n'y fit-il pas de réflexion, quoiqu'il fut longtemps détenu. »

---

## CHAPITRE IV

---

### *Dernières Lueurs* *La " Voie dure " de Jeanne de Matel* (1653-1670).

---

LA VOIE DURE.           A partir de ce moment, Jeanne de Matel entre dans ce que sa première biographe, la Mère de Bély, qui l'avait connue très intimement, appelle sa « voie dure », c'est-à-dire sa montée du Calvaire. Les croix lui viennent de toutes parts. Ses filles trouvent qu'elle ne multiplie pas assez vite les maisons de l'Ordre, font des démarches inconsidérées sans la consulter et la blessent par leur manque de docilité. Ses amis eux-mêmes, par la permission de Dieu, commettent des imprudences qui tournent à leur confusion et à la sienne, comme

ce fut le cas de l'excellent abbé de la Piardière, qu'elle avait tourné tout entier à Dieu et qui était entré dans les Ordres après la mort de sa femme. La capitale était troublée et toute la France souffrait des suites de cette guerre civile que nous appelons la Fronde. Le couvent de Paris fut rudement affecté par les hostilités. Elle avait perdu, en 1646, l'une de ses Sœurs les plus aimées, sa chère Élisabeth Grasseteau.

« Je refusais d'être consolée, dit-elle. Je ne pouvais dire mes afflictions sans les accroître, parce que je voyais que *c'était me plaindre de ce que vous permettiez pour de bonnes raisons, quoiqu'à moi inconnues...* »

« Je passai l'année 1647, comme celle de 1646, malade de corps et languissante d'esprit. »

Depuis le milieu de 1648, elle se mit à faire elle-même régulièrement l'office de cuisinière du couvent, pour remplacer une Sœur malade. Une lettre adressée au couvent de Lyon dit en effet :

« Notre révérende Mère veut prendre la peine de la faire (la cuisine) à dix-huit personnes que nous sommes, sans qu'elle veuille que personne lui aide, ce qui nous rend fort confuses. »

Ses grandes révélations lui apprenaient donc l'extrême humilité au milieu de ses religieuses et cela ne peut que les rendre plus admirables à

nos yeux. Le jour de la fête de saint Michel, 29 septembre 1650, elle fut élevée, comme cela lui arrivait fréquemment, à une sorte d'extase. Au cours de ce ravissement, elle sentit le désir de quitter les occupations extérieures, « nommément le soin de la cuisine », et elle dit à ce prince des Anges qu'elle était dans cet office, depuis plusieurs années, et qu'elle pouvait bien être « déchargée de ce pénible exercice, pour vaquer avec plus de repos à la contemplation des mystères divins ». Il lui sembla alors que les esprits célestes délibéraient entre eux sur sa demande. Mais ils conclurent, par la voix de l'Archange, qu'elle serait laissée encore « en cet office de cuisinière de la maison du Verbe-Incarné ».

Mais le divin Maître permit qu'on lui infligeât de bien plus dures humiliations. Un prédicateur osa parler à la chapelle du couvent contre l'immaculée conception de la Sainte Vierge. Elle en fut si douloureusement émue qu'elle fit connaître sa réprobation des paroles prononcées en sa présence et devant toutes ses religieuses. En guise de revanche, le prédicateur, qui était sûrement janséniste, provoqua une « visite canonique » du monastère, mesure que l'on ne prenait que dans les cas de graves soupçons de désordre dans un couvent. Il lui fallut subir des interrogatoires prolongés et pénibles, comme une coupable. Natu-



rellement, les critiques dont elle avait été poursuivie depuis tant d'années, redoublaient contre elle.

« Ma fille, écrit-elle en 1652, plusieurs personnes ne croient pas que je parle par toi, ni que je fasse voir la puissance de mon bras en ta faiblesse. Ils te regardent de leurs yeux qui ne peuvent voir ce que je fais en toi. Ils te méprisent, disant que tu n'es ni séculière, ni religieuse, n'entendant pas ma conduite sur toi, qui te vois dans les sentiments de ton néant, m'adorant en esprit et vérité. Ils t'estiment frappée d'aveuglement, faisant des filles religieuses, donnant l'habit, ne le prenant point et disant que tu ne te veux soumettre à l'Ordre que tu as institué, comme si tu n'observais pas mes volontés en l'état que tu es. Console-toi, chère fille, me contemplant en mes mépris... »

Parmi ceux qui lui rendaient pleine justice, au contraire, se trouvait un pieux évêque de Condom, Mgr de Lestrade, qui la visitait souvent et s'édifiait à ses entretiens sublimes.

Une chose qui est bien sûre pour nous et que nous aurons à relever encore, c'est que dans toutes les questions alors en litige, problèmes de la grâce, communion fréquente, dogme de l'Immaculée-Conception, soumission au Souverain Pontife, cette fille sans études est constamment du côté de la vérité contre l'erreur. Voici par exemple comment elle parle du jansénisme qui déferle alors dans toute la France :

« Un autre jour, entendant la sainte messe, dans cette petite chapelle, je vis à mon côté droit la tiare du pape. Vous me fîtes entendre :

« — Ma fille, ceux qui trouvent mauvais que des hommes pieux prennent conseil d'une fille ne savent pas que mon Esprit qui gouverne l'Église se sert de toi pour leur déclarer ses desseins. *Tu es fille de l'Église. Aie soin de me recommander le Chef visible de celle-ci, afin qu'il fasse voir ma volonté sur les contestations qui troublent les âmes, qui discutent de la grâce, résistant à la grâce.* Reçois, ma fille, grâce pour grâce, et avec ta liberté, corresponds à celle-ci. Saint Paul exhorte les chrétiens à ne pas la recevoir en vain. »

Cela était écrit en décembre 1652 et la condamnation des cinq propositions de Jansénius, par le pape Innocent X, devait être du 30 mai 1653. Jeanne avait donc anticipé le jugement souverain de l'Église, avec une netteté et une sûreté que l'on ne peut qu'admirer.

LA FONDATION  
DU MONASTÈRE  
DE LYON.

Au cours de 1653, Jeanne de Matel apprit la mort du cardinal Alphonse de Richelieu, archevêque de Lyon. Elle avait eu, par ses révélations ordinaires, la certitude que ce prélat avait eu des repentirs de sa sévérité envers elle. Elle sut dans la suite, par le P. Gibalin, que ses pressentiments ne l'avaient pas trompée

et que le cardinal « n'était plus inflexible », mais que Jeanne étant loin de Lyon, il n'avait pu lui montrer son dessein de permettre l'érection canonique de l'Ordre du Verbe-Incarné, dans sa ville épiscopale. La mort du cardinal la libérait de l'obligation qu'il lui avait faite d'écrire sa Vie. Comme elle ne voulait toujours agir que par pure obéissance, elle consulta ses conseillers autorisés.

« Mes confesseurs et directeurs d'à-présent, écrit-elle, les RR. PP. de Lingendes, Descret et de Condé, de votre Compagnie (de Jésus), ne me permettent pas de m'arrêter à cette mort, m'ordonnant, comme aussi le R. P. Gibalin, de la même Compagnie, de continuer à mettre en lumière les grâces que vous me départez libéralement. Je ne m'en dispenserai pas, puisqu'ils me signifient vos volontés, comme aussi fait Mgr de Condom. »

Nous saisissons une fois de plus le motif qui a poussé Jeanne, durant la plus grande partie de sa vie, à rédiger les pensées qui lui venaient au cours de ses oraisons et à raconter les événements de sa vie. Elle n'a point obéi en cela à un sentiment de recherche personnelle ni à un désir de gloire humaine, mais uniquement à une résolution de faire en tout la volonté de Dieu, exprimée par ses directeurs, et de montrer sa gratitude envers son



divin Époux pour les faveurs et aussi les épreuves dont il la comblait tour à tour.

La mort du cardinal de Richelieu et son remplacement par Mgr Camille de Neuville, qui devait occuper le siège de Lyon, de 1653 à 1693, ouvraient de nouvelles perspectives à Jeanne. Dès que les indications de la Providence furent assez précises, elle quitta Paris, le 17 octobre 1653. La ville de Roanne était sur sa route. Elle y fut accueillie comme une personne illustre, ce qui lui faisait écrire :

« Le dimanche matin, mon âme fut dans un indicible dénuement, appréhendant les applaudissements de mes compatriotes, devenant triste plus que je ne puis exprimer. »

Enfin, le jour de la Toussaint, la fondatrice arrivait à Lyon, en un vaste carrosse contenant avec elle treize autres personnes, dont l'abbé de la Piardière.

Elle n'eut pas lieu de se réjouir de l'état où elle trouva son monastère du mont Gourguillon. Les espoirs qu'elle avait conçus de la faveur du nouvel archevêque ne se réalisèrent pas non plus aussi vite qu'on aurait pu le désirer. Imperturbable en sa confiance, elle s'en remettait à son divin Époux de l'avenir de son œuvre. Enfin, en 1655, toutes les



difficultés étant écartées, le monastère de Lyon reçut l'autorisation officielle. Les persécutions et les épreuves n'en continuèrent pas moins, pour Jeanne, tantôt sur un point tantôt sur un autre, alternant avec les plus hautes faveurs spirituelles. La *Vie autographe* dont elle poursuivait la rédaction contient le fidèle exposé des consolations et des peines qui lui étaient départies. Qu'on en juge par le passage suivant, qui est de 1659 :

« Le jour des Rameaux, vous me fîtes part de vos joies et de vos tristesses, — de vos joies, venant à la fille de Sion avec grande douceur, — de vos tristesses, voyant la méconnaissance de plusieurs qui faisaient des résistances à votre gloire, par prudence politique, fâchés que l'innocente simplicité vous louât, comme Celui qui est venu pour nous sauver par bonté, blâmant les actions dont ils n'entendaient pas les desseins que votre Providence avait par icelle. *Qui a Dieu a tout*. Vous ayant, je me veux perdre en vous et mourir à moi. Aussi, me fîtes-vous entendre, après l'amoureuse descente de votre Esprit Saint, que vous vouliez que je fusse cachée en l'humilité, comme le grain de froment, et que je mourusse à tout ce qui n'est pas vous, *que ne me misse (pas) en peine du mépris ni des rebuts que l'on faisait et ferait de moi...* »

De grosses difficultés financières vinrent, sans qu'il y eût de sa faute, compliquer sa tâche de fondatrice. Que d'anxiétés, que de tourments, que

de soucis pour elle, quand on la somrait de tenir ses engagements et que les concours sur lesquels elle devait compter lui manquaient tout à coup ! C'est ainsi que son monastère de Lyon, autorisé dès la fin de 1655, ne put être érigé canoniquement que six ans plus tard, en 1661, parce qu'elle n'avait pu exécuter les clauses du contrat de fondation.

NOUVELLES ÉPREUVES. Avec les soucis d'argent, Jeanne eut à affronter des épreuves d'un caractère encore plus pénible. Après son départ de Paris, la supérieure qu'elle y avait laissée était morte, lui laissant les plus cuisants regrets. Celle qui fut appelée à la remplacer, venue de Grenoble, était intelligente et active, mais un peu portée aux innovations et à l'intrigue. Elle entreprit de tout changer dans le couvent, donnant des ordres à tort et à travers, engageant des dépenses inutiles, renvoyant des religieuses, en faisant venir d'autres et se montrant en tout autoritaire et exigeante. Il n'était pas jusqu'au bon abbé de la Piardière qui ne se laissât influencer ou dominer par elle. Dépositaire des fonds de la Mère de Matel, il les laissait dilapider par une supérieure agitée et brouillonne. Il n'éprouva même, chose plus étonnante, aucun

scrupule à priver la vénérable fondatrice de sa fidèle secrétaire, la Sœur Gravier, pour l'emmener avec lui à Paris. Les dernières pages de la *Vie autographe* nous apportent comme des sanglots étouffés :

*« Me voyant ennuyée de cette vie, par mes propres imperfections et des persécutions que l'on me fait... »*

Et un peu plus loin :

*« Le jour de la Circoncision 1660, n'ayant pas ma secrétaire, je trouvai cette privation plus dure qu'Abraham celle de renvoyer Agar et Ismaël... »*

Et pour terminer le recueil de ses écrits, ces lignes affligées :

*« N'ayant pas ma secrétaire, je n'ai pu me violenter à écrire que fort peu... C'est pourquoi je vous renvoie vos paroles, vous conjurant, par votre bonté, qu'elles ne retournent point à vous vides... »*

Désormais, elle n'écrira plus. Elle vivra encore dix ans cependant, mais dans une affliction presque continuelle. En 1662, elle perdit ce bon abbé de la Piardière, au moment où il venait de reconnaître ses erreurs envers elle et voulait de son mieux les réparer.



DERNIER VOYAGE  
A PARIS.

Les nouvelles qu'elle recevait de son monastère de Paris l'obligèrent bientôt à retourner dans cette ville, alors qu'elle songeait à fonder un cinquième monastère de son Ordre, à Roanne. Elle arriva à Paris, le 22 mai 1663. A peine arrivée, elle se trouva aux prises avec les sollicitations de la supérieure, qui voulait lui faire augmenter de 2.000 livres les revenus du couvent et renoncer à son droit de désigner six religieuses pour profiter de sa fondation. D'autre part, elle se vit comme isolée et mise en quarantaine. On interdisait aux religieuses d'approcher de la fondatrice. Jeanne était entourée d'un réseau d'intrigues et de suspicions. On lui laissait entendre qu'elle était trop vieille, trop affaiblie dans ses facultés, pour bien diriger la maison. Et quand elle résistait aux demandes d'argent qui lui étaient faites, on faisait courir le bruit qu'elle était trop attachée à ses biens et presque suspecte d'avarice, alors qu'elle avait tout donné pour son œuvre ! Il se forma autour de Jeanne une sorte de conjuration. Tout fut mis en œuvre pour lui forcer la main. Ce fut alors « la voie dure », dans toute sa rigueur. Son confesseur même fut prévenu contre elle. S'il n'alla pas jusqu'à la priver de cette communion quotidienne qui était la source de sa force et sa suprême consolation, il lui fit, par ailleurs, toutes



les avanies possibles. On l'entendit la traiter de vieille folle, prononcer contre elle toutes sortes de paroles de mépris. La Mère de Bély, qui nous apprend tout cela, et qui fut témoin de ces réprimandes sans cause, atteste aussi qu'elle conservait une paix inaltérable au milieu de toutes les injures, et qu'elle prouvait de la sorte la sincérité des affirmations qu'elle avait répétées tant de fois, quand elle était applaudie de tout le monde, de son désir d'être abaissée et rassasiée d'opprobres, à l'exemple de son Jésus.

« Je la regardais, écrit la Mère de Bély, avec autant d'étonnement que les amis de Job, considérant ce saint homme assis sur le fumier, où ses disgrâces l'avaient jeté, abandonné de ses plus proches, avec cette différence toutefois que, la voyant délaissée, je n'ai jamais eu la pensée, comme ses amis, qu'elle y fût tombée par aucune de ses fautes ou manque de conduite et jamais je n'ai pu la blâmer en quoi que ce soit... »

#### LA CONSOMMATION.

Une des dernières joies de Jeanne de Matel fut d'obtenir, en juin 1668, une bulle du Saint-Siège, lui permettant, en qualité de fondatrice de l'Ordre du Verbe-Incarné, d'y faire profession, quand il lui plairait, sans être tenue à l'année de noviciat

préparatoire. En recevant cette pièce, Jeanne fut remplie de consolation, mais elle dit à la supérieure de Paris, qui n'était plus celle dont elle avait tant souffert, mais l'excellente Mère de Bély :

« Je ne sais pas si Dieu agréé que je m'en serve présentement. Il le faut consulter là-dessus et le prier de faire connaître sa volonté. »

Puis poussant un soupir vers le ciel, elle s'écria :  
« O mon Dieu, quand viendra votre heure ? »

On pria, on consulta, mais comme il y avait, à ce moment même, des objections d'ordre juridique, au sujet de l'avenir de sa maison de Paris, on estima qu'elle devait attendre encore. De fait, l'existence même du couvent fut bientôt menacée. Jeanne dut même quitter son monastère durant quelques jours. Ce fut au cours de cette suprême épreuve qu'elle donna les signes de sa mort prochaine. On se hâta de la transporter de nouveau dans son couvent. Ce fut alors seulement qu'elle obtint la permission de prendre le voile et de faire profession. La première cérémonie eut lieu dans l'après-midi du 10 septembre 1670. Vers les 5 heures du soir, elle reçut l'extrême-onction, l'absolution générale et l'indulgence plénière *in articulo mortis*. Puis, en présence de toute la communauté, l'illustre novice prononça les trois vœux de religion. Et ce

fut elle, dans le désarroi où tant d'émotions, de chagrin et d'angoisses avaient jeté ses religieuses, qui leur rappela, quand tout fut terminé, qu'il fallait réciter le *Te Deum*, qui allait être sa dernière grande prière ici-bas, digne couronnement d'une vie si étonnante par ses merveilles spirituelles et ses épreuves de toute nature. Une heure avant sa fin, comme la Sœur Gravier s'approchait pour la servir, Jeanne lui dit : « *Jésus-Christ et sa sainte Mère et saint Joseph sont ici ! Ne les voyez-vous pas ? Ils m'invitent à aller avec eux jouir du repos éternel !* »

Vers 1 heure du matin, le 11 septembre 1670, « cette chaste colombe prit son vol dans le ciel, âgée de 73 ans 10 mois et 5 jours, pour y aller aimer, sans interruption, l'éternité entière, le Verbe Incarné, son divin Époux ». (Mère de Bély.)

---

## CHAPITRE V

---

### *Raisons qui peuvent faire désirer la glorification de la Servante de Dieu Jeanne de Matel*

---

SA SPIRITUALITÉ. Les chrétiens de notre temps sont, à juste titre, avides de « spiritualité ». Ce que nous aimons dans les grandes âmes que l'Église propose à notre admiration et à notre culte, c'est leur ardeur à s'élever vers Dieu, et ce que nous recherchons dans leurs écrits et leurs exemples, ce sont les moyens qu'ils ont employés pour cela. « *Dieu est ESPRIT*, a dit Jésus, *et ceux qui l'adorent doivent l'adorer en esprit et en vérité.* » (S. Jean, IV, 24.) La « spiritualité » n'est rien d'autre que cela.

On a déjà vu, dans les pages qui précèdent,



quels étaient les traits principaux de la *spiritualité* de Jeanne de Matel. Sa dévotion était éminemment *liturgique, théologique et biblique*. Or, ce sont justement ces trois caractères qui nous paraissent conférer à sa cause une importance et une actualité évidentes.

Jeanne de Matel semble avoir été suscitée pour prouver que le culte des Saintes Écritures, qui fut, chez elle, si vivant, si élevé, si fort, s'allie sans aucune gêne à un goût très prononcé pour les plus hautes spéculations théologiques, d'une part, et les plus humbles pratiques de la piété liturgique, d'autre part.

En effet, c'est régulièrement dans l'office liturgique du jour, dans la fête du saint inscrit au calendrier de l'Église, dans la célébration du mystère que ce calendrier indique, en un mot dans la vie quotidienne de l'Église, que Jeanne prend le thème de son oraison. Mais presque aussitôt, c'est par un texte biblique, se référant à l'office liturgique du jour et, le plus souvent, suggéré par cet office, que Dieu parle à son cœur. Comme elle aimait à le dire, l'Écriture est « son chiffre ». C'est pour elle le livre divin dans toute la force du terme. Elle y trouve abondamment sa nourriture. Un texte éclate dans son esprit, comme elle dit, en manière « de coruscation ». C'est comme un éclair qui fend la nue. Et de même qu'après l'éclair, on

entend longtemps se prolonger les grondements du tonnerre, dans la pensée de Jeanne, la coruscation biblique se prolonge en réflexions presque sans fin. Elle ne nous cache pas qu'on la trouvait *prolix*e. Elle n'avait jamais fini de tirer les déductions du texte qui avait soudain lui à ses yeux. Elle était littéralement inépuisable. Chaque mot de l'Écriture lui était une source délicieuse dont elle buvait avidement l'eau vivifiante. En chaque parole, elle savait qu'elle pouvait et devait trouver la parole même du Verbe éternel.

On peut donc dire que si, par ailleurs, l'Église trouvait en elle les conditions nécessaires à la béatification et à la canonisation, rien ne serait plus instructif pour nous que de mettre en évidence, par son exemple, la puissance d'édification, d'illumination, de perfectionnement spirituel qui se trouve, par les Saintes Écritures, mise à la disposition du fidèle catholique, sous le contrôle supérieur de la sainte Église, dépositaire de la Parole sacrée. On a si souvent avancé, sans preuve, que l'Église catholique se défiait de la lecture de la Bible, alors que le protestantisme en faisait la règle de sa vie religieuse, que le culte de l'Écriture, chez une simple femme du monde, comme Jeanne de Matel, fournit une excellente réplique à cette accusation dénuée de tout fondement.

## L'ÉVANGILE D'AMOUR.

Allons-nous attribuer à Jeanne de Matel un rôle *doctrinal* au sein de l'Église ? Cela a été dit parfois, en son temps comme au nôtre. Nous avons vu les discussions qui se produisaient sur son cas et les contradictions dont elle était l'objet. Mais il est clair que l'esprit de parti et de dénigrement a obscurci le problème qui est en réalité fort simple. Jeanne a toujours soumis très humblement ce que l'on appelait ses « révélations » au jugement de ses directeurs et de l'Église en général. En disant ici que sa « spiritualité » était non seulement liturgique, mais théologique et biblique, nous sommes bien loin d'insinuer qu'il faut aller chercher dans ses écrits des leçons de théologie ou d'exégèse. Ses interprétations de l'Écriture, toujours pieuses et souvent intéressantes, ne sont jamais *scientifiques*, en ce sens qu'elles ne reposent jamais sur une connaissance sérieuse de la critique du texte ni des principes selon lesquels on doit l'entendre. De même, elle n'a rien appris à la théologie. Il était déjà bien beau que, sans études préalables, elle pût se servir couramment du vocabulaire spécial de la théologie et parler avec précision et exactitude des grands dogmes chrétiens.

Quelle fut donc la mission de Jeanne ? Nous répondons : celle de tous les saints sans exception : *aimer et apprendre aux autres à le faire.*



C'est elle-même qui nous le dit, dans le passage suivant, que nous considérons comme décisif pour la bien juger et l'apprécier à sa valeur : le morceau est daté du 22 mars 1637, elle a alors 41 ans et elle est, peut-on dire, à l'apogée de sa carrière. Dès le titre, nous sommes instruits du contenu de la pièce :

« *Que la divine bonté se plaisant à m'instruire... me commanda d'annoncer l'Évangile d'amour.* »

« Je demandai, dit-elle, à ce mien divin Époux qu'il m'expliquât comme j'étais cet Évangile d'amour. Il me répondit que l'*Évangile de puissance* avait été donné aux apôtres, par les opérations miraculeuses qu'ils ont faites, lesquelles sont des productions d'une puissance extraordinaire, par laquelle ils ont converti le monde...

« Il me dit que l'*Évangile de sagesse* appartenait aux docteurs, qu'il a faits les maîtres du monde, pour enseigner la doctrine et pour expliquer sa parole.

« Que, pour moi, l'*Évangile d'amour* m'avait été réservé, que je le recevais en recevant le Verbe qui est fait sur moi, ainsi qu'il est dit en saint Luc : « La Parole du Seigneur fut faite sur Jean » ; que je devais toujours et partout annoncer l'*Évangile d'amour et de bonté*, laquelle il se plaisait de m'enseigner et de me faire voir ses excellences divines. »

Que pouvons-nous désirer de plus clair ? Jeanne ne s'attribue aucunement ni l'Évangile d'autorité doctrinale ou de puissance par les miracles, ni l'Évangile de haute spéculation par la science



théologique, mais seulement l'*Évangile d'amour* qui appartient à tous les grands amis de Jésus-Christ. Or, cet Évangile d'amour était particulièrement nécessaire à la veille du temps où le jansénisme allait s'acharner à ne montrer en Dieu que le visage de la justice et de la rigueur, en voilant celui de la bonté et de l'amour. C'est donc cela qu'il faut chercher en elle : une magnifique puissance d'aimer Notre-Seigneur et de le servir dans la joie comme dans la peine, dans la consolation comme dans la persécution. Sur ce point, nous sommes certains que l'abbé Bremond lui-même, qui a quelque peu malmené notre héroïne, est pleinement de notre avis. Et, à notre tour, nous souscrivons aux lignes dans lesquelles il constate, comme nous que ses *Écrits* n'apportent rien de nouveau à la connaissance de nos dogmes :

« Ce n'est pas là, dit-il, dans ma pensée, un reproche et bien au contraire. Revu, réalisé par un aigle ou par une colombe, le déjà-vu en ces matières ne nous lassera jamais. Loin de nous ravir, le vraiment nouveau nous séduirait peu et nous laisserait sceptiques, nous qui savons que le dernier des évangélistes n'a légué à personne sa plume inspirée, la clef d'or du Livre aux sept sceaux. Tout a été dit et Jeanne est venue trop tard... »

Fort bien. Aussi n'attendons-nous de Jeanne aucune révélation nouvelle. Et nous nous étonnons

qu'on ait pu l'accuser de s'élever au-dessus de sa condition, dans l'Église, alors qu'elle a si bien précisé son désir dans cette phrase d'une lettre au P. Jacquinot :

« Jamais mon intention n'a été d'être savante, ni ne le sera, mais bien d'être amante, voire par-dessus tous les saints, *si faire se peut selon le divin vouloir.* »

Etre amante, c'est donc toute son ambition. Et elle s'abandonne pour cela docilement à l'action divine en elle. Elle sait, comme François de Sales, que « la mesure d'aimer est d'aimer sans mesure ». Elle montera donc jusqu'au point où Dieu voudra bien la porter, « voire au-dessus de tous les saints, si faire se peut selon le divin vouloir ». Si c'est là de l'orgueil, il faut en souhaiter un semblable à tous les chrétiens dignes de ce nom !

CONCLUSION.        En un siècle où les Écritures, hélas ! sont devenues un livre fermé à un trop grand nombre de fidèles, où les hautes spéculations théologiques sont tenues pour des ascensions périlleuses, auxquelles les simples fidèles et les religieuses elles-mêmes sont foncièrement inaptes, mais où cependant le goût de la liturgie paraît refleurir en des cercles de plus en plus larges, il semble qu'il serait du plus haut intérêt de montrer en Jeanne de Matel, l'admirable

union de l'observation quotidienne de la liturgie missale et vespérale et de la contemplation, à base biblique et à élévation métaphysique.

Enfin, Jeanne serait un bel exemple de ferveur pour la communion fréquente, si décriée par les jansénistes en son siècle, de vaillance dans la lutte contre tous ceux qui cherchent à détourner l'âme affamée de son divin Sauveur, et aussi de haute piété mariale. Sa vie la fait connaître en effet sous ce double aspect d'une intelligence profonde de l'Amour divin, en tant que manifesté dans l'Incarnation, puis dans l'Eucharistie, et appelant tous les hommes à un amour de réciprocité, — et d'une intuition exquise de tout ce qu'exige le titre unique de Mère de Dieu, notamment l'incompatibilité que ce titre comporte avec le péché originel. Ainsi, sous tous les rapports où nous la considérons, Jeanne nous apparaît comme une admirable initiatrice : amour du pape, — sens profond et exact de l'accord entre la grâce et la liberté humaine, — communion quotidienne, — culte de Marie Immaculée, — dévotion aux saints, — union constante à la vie de l'Eglise, dans sa liturgie, dans le dépôt biblique de la révélation et dans l'enseignement théologique. Il n'y a donc que de grandes et belles leçons à recevoir d'elle, pour l'esprit comme pour le cœur !

---



## NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

---

Pour plus de détails sur la belle vie de Jeanne de Matel, on doit recourir aux biographies imprimées, dont voici la liste par ordre de dates :

1<sup>o</sup> *La Vie de la Vénérable Mère Jeanne-Marie Chezard de Matel*, par le R. P. Antoine BOISSIEU, S. J., Lyon, 1692 ;

2<sup>o</sup> Une biographie non signée, mais attribuée au R. P. LOGIER ou LOZIER, S. J., publiée à Avignon, en 1743 ;

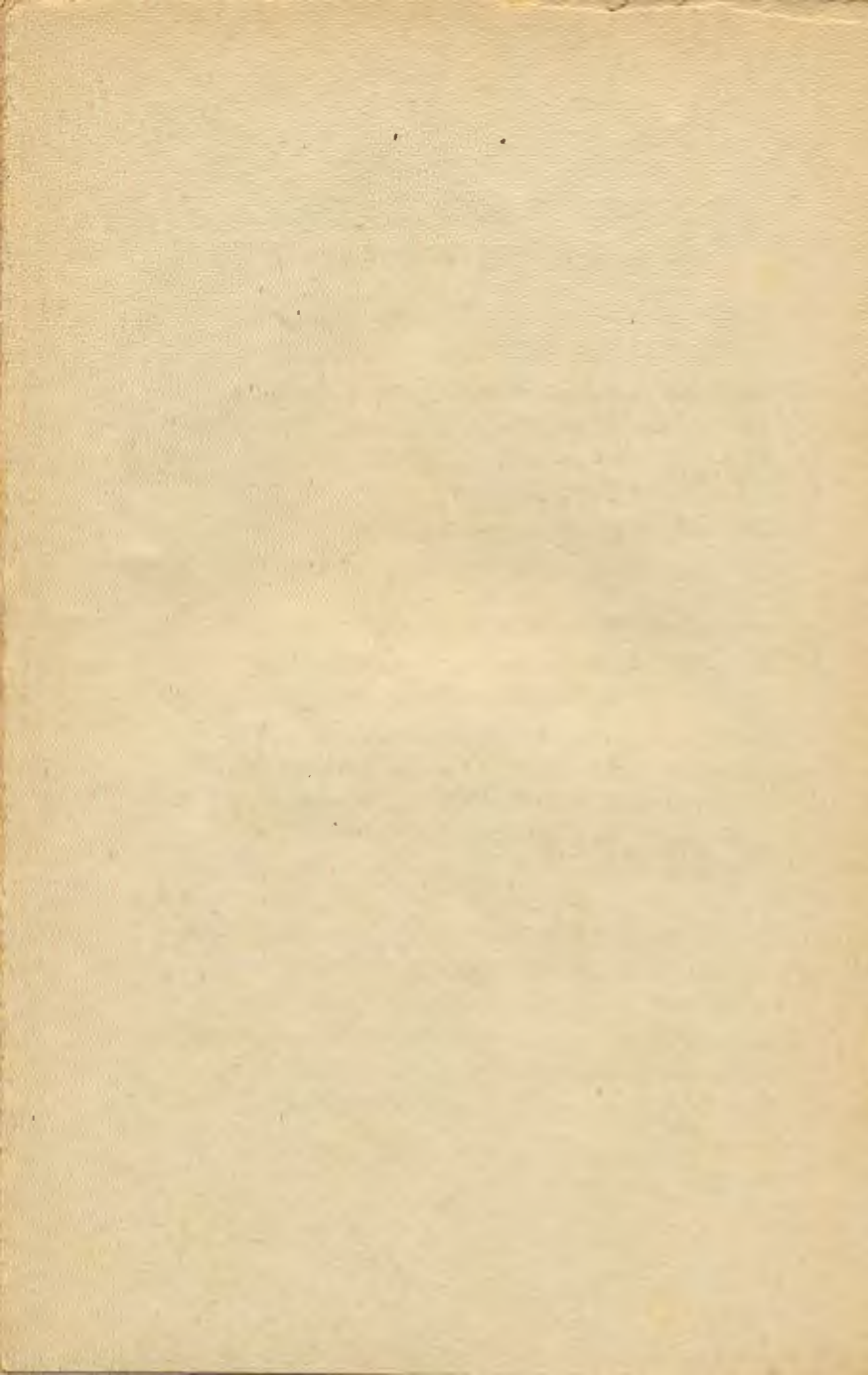
3<sup>o</sup> *Vie de Jeanne de Matel*, par le prince GALITZIN, Paris, 1864 ;

4<sup>o</sup> *La Vénérable Mère Jeanne de Matel... Sa Vie, son Esprit, son Œuvre*, par le chanoine PENAUD, Paris, 1883 ;

5<sup>o</sup> *Vie de la Révérende Mère Jeanne Chézard de Matel, d'après les manuscrits anciens*, par la Rév. Mère SAINT-PIERRE DE JÉSUS, Fribourg-en-Suisse, 1910.

Les deux dernières vies indiquées sont de beaucoup les plus complètes et les plus documentées. En dehors de ces biographies, le monastère du Verbe-Incarné de Lyon conserve précieusement, en manuscrit, tous les ouvrages de Jeanne. C'est d'après ces Archives que le présent petit livre a été écrit.





## TABLE DES MATIÈRES

---

Prière pour obtenir la béatification de Jeanne de Matel .....	3
Présentation .....	5
Chap. I. Premiers rayons (1596-1625) .....	9
II. Fondation de l'Ordre du Verbe Incarné .....	23
III. Les grandes contradictions (1629-1653) .....	41
IV. Dernières lueurs. — La « voie dure » de Jeanne de Matel (1653-1670)..	55
V. Raisons qui peuvent faire désirer la glorification de la Servante de Dieu, Jeanne de Matel .....	69
Note bibliographique .....	77



---

Imprimerie Emmanuel VITTE  
177, Avenue Félix-Faure, LYON

---

36.453

Dépôt légal imprimeur n° 332  
Dépôt légal éditeur n° 135

---

Made in France.

Imprimé en France



Edmond & Louis  
MORCON  
69910 VILLIE-MORCON

N° 2434